

Bulletin



En novembre 2018, le *Cercle d'études Jean Starobinski* traversait pour la première fois l'Atlantique, et se réunissait à Laval, Québec, grâce à l'invitation d'Anne-France Morand (Professeure à l'Institut d'études anciennes et médiévales / IÉAM, Laval) et d'Aldo Trucchio (Centre interuniversitaire de recherche sur la science et la technologie / CIRST, Université du Québec à Montréal). L'intitulé de la journée d'étude était « Jean Starobinski entre langages esthétique et scientifique »; aussi je me propose ici d'esquisser à grands traits, et d'après le savoir de l'archive, la singulière histoire de l'acquisition du langage scientifique par Starobinski, de Genève à Lausanne.

In memoriam Jean Starobinski

17.II.1920-4.O3.2019

Il faut nous transporter à Genève, en pleine Seconde Guerre mondiale, lorsque Jean Starobinski commence ses études de médecine. Bien que né à Genève en 1920, il est alors encore polonais, et juif. Classé premier à la Licence ès lettres en 1942¹, il commence la même année ses études de médecine. Plusieurs certificats et ses livrets d'étudiant l'attestent: on le suit par exemple au laboratoire de zoologie et d'anatomie comparée (1942-43), à l'institut de botanique générale (1942-43, voir ill. p. 10). Il est reçu bachelier ès sciences médicales à l'Université de Genève le 14 juillet 1945. Les archives nous apprennent aussi qu'il suit, après-guerre, des stages hospitaliers, l'un de six mois (15.03.-15.09.1948) à la Clinique thérapeutique universitaire de Genève auprès du Professeur Georges Bickel, l'autre, du 1^{er} au 15 novembre 1948, dans le service d'Obstétrique de l'Hôpital cantonal de Genève au cours duquel il a pratiqué 11 accouchements.

Ses résultats aux examens finals sont exceptionnels: pour les pratiques, le 18 juin 1949, il obtient la note 5,93 sur 6, pour les oraux, la note 5,75 sur 6. Avec de telles évaluations, il est évidemment classé premier (voir ill. p. 3).

Néanmoins, il n'a alors passé « que » des examens *cantonaux* genevois, et son diplôme n'est pas reconnu au niveau fédéral. Il prend les conseils d'un avocat, car, comme étranger, il n'est pas autorisé à exercer; la Confédération suisse va en effet obliger ce brillant étudiant à repasser une série d'examens comme l'indique cette lettre de Me Éric Sandoz: « Je vous transmets sous ce pli la lettre originale du Département fédéral de l'Intérieur, dont il résulte que vous devez subir les examens d'anatomie et de physiologie, ainsi que l'examen professionnel des médecins. En revanche, vous êtes dispensé de l'examen de sciences naturelles, du stage de six mois et de tout semestre d'étude. »

Le Département fédéral de l'Intérieur avait fait alors preuve d'une désolante rigidité administrative comme en témoigne un extrait de la réponse du 27 mars 1950: « En ce qui concerne les études et les examens médicaux que M. Starobinski doit encore faire, nous devons tout d'abord remarquer, d'une manière générale, qu'il y a lieu de marquer une très nette distinction entre l'activité

qu'il déploie à la faculté des lettres de l'université de Genève [où il remplace Marcel Raymond, malade] et l'exercice de la profession de médecin. Les conditions qu'il doit remplir pour obtenir le diplôme fédéral de médecin ne doivent être fixées, abstraction faite de toute autre considération, que sous celles des exigences scientifiques. À ce propos, il faut mettre en évidence que les examens organisés par les facultés de médecine à l'intention des *étrangers* sont indépendants des examens fédéraux et qu'ils n'ont pas la même valeur. Nous ne pouvons prendre en compte ces examens de faculté. Une dispense d'examens fédéraux plus étendue que celle que prévoit le règlement ne peut, en conséquence, pas être accordée. Dans ces circonstances, nous ne pouvons

qu'appuyer l'avis du comité directeur, qui estime que M. Starobinski ne peut, tout au plus, aux termes de l'article 109, 2^e alinéa, du règlement des examens fédéraux de médecine, être dispensé que de l'examen de sciences naturelles. » [nous soulignons]

Il faut relever ici plusieurs détails piquants: tout d'abord, le Département traite Jean Starobinski comme un étudiant étranger polonais, alors, qu'entretiens, celui-ci est devenu Suisse (7 février 1950). Puis, ce seront en partie les mêmes professeurs qui feront repasser à Jean Starobinski les seconds examens; et, enfin, c'est ce même Département de l'Intérieur, pour le moins tatillon à l'époque, que je représente, et qui gère désormais les archives de Starobinski! L'histoire ne manque pas d'humour...

Évidemment, cette décision n'avait pas manqué d'indigner à Genève. Pressentant ces difficultés, certains professeurs et soutiens de Starobinski lui étaient venus en aide dès que possible. Marcel Raymond s'était adressé au Conseiller d'État Senarclens déjà le 15 juillet 1948, afin de soutenir la demande de naturalisation de J. S.: « [...] depuis que j'enseigne dans une Faculté, je n'ai pas rencontré un étudiant aussi brillant que lui. Exceptionnellement doué, en possession d'une large et profonde culture – littéraire, artistique, philosophique, et aussi scientifique – M. Starobinski dirige à ma place deux conférences à la Faculté des Lettres et il s'est imposé d'emblée par son autorité personnelle et son savoir à des auditeurs qu'il dépasse de peu par le nombre des années. Je n'ai pas à faire l'éloge du talent d'écrivain de M. Starobinski, qui est attesté par les nombreux articles ou études qu'il a publiés; il n'en est là, évidemment, qu'à ses débuts. Mais je tiens à souligner le sérieux qu'il met à tout ce qu'il entreprend, sa conscience professionnelle, si j'ose dire, la qualité morale que manifestent ses travaux et ses attitudes. Je n'ai pas la moindre réserve à faire sur son caractère. »

Starobinski obtient finalement son diplôme fédéral de médecin le 15 juin 1951 (voir ill. p. 4), immédiatement suivi d'un arrêté autorisant « Monsieur Jean Isaac Starobinski » à exercer la profession de médecin-chirurgien

Éditorial 2

Hommage
Gérard Macé 3

Les conférences du Cercle
Aldo Trucchio:
Une philosophie de l'histoire
chez Jean Starobinski? 5

Pierre-Olivier Méthot:
Jean Starobinski
et la rationalité
de la médecine 8

Anne-France Morand:
Les Mots sous les mots,
Jean Starobinski
et les anagrammes
saussuriens 14

François Dumont:
L'essai comme écoute
chez Jean Starobinski 17

Jeunes chercheurs
Léonard Zumstein:
Starobinski traducteur? 20

Chronologie
starobinskienne
Florent Egger:
1944 23

Bulletin du Cercle d'études
Jean Starobinski
12 | 2019

Édité par les Archives littéraires
suisses

ISSN 1662-7326

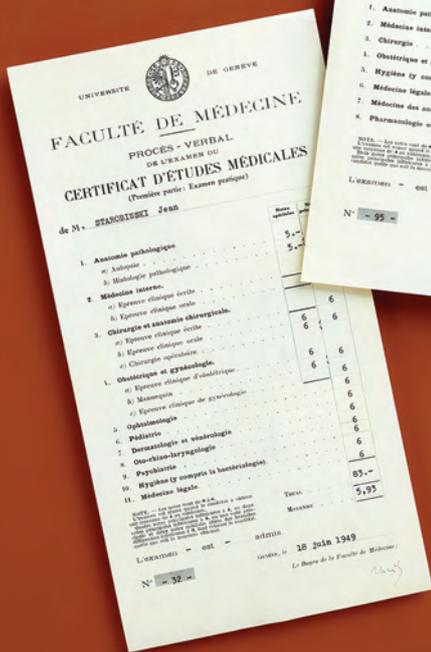
Le Bulletin en ligne:
www.nb.admin.ch/starobinski

Rédaction:
Stéphanie Cudré-Mauroux

ALS
Hallwylstr. 15, CH-3003 Berne
T: ++41 (0)58 463 23 55

Courriel: stephanie.cudre-
mauroux@nb.admin.ch

Composition:
Marlyse Baumgartner, Bex.
Image de couverture:
Livrets d'étudiant de Jean Starobinski, ayant servi pour ses études de Lettres puis de médecine. Sauf indication contraire, tous les documents proviennent du Fonds Jean Starobinski aux Archives littéraires suisses.
Photographies: Hélène Spoerri, Fabian Scherler, © Bibliothèque nationale suisse, 2019.



Hommage

Gérard Macé

Quand j'ai appris la mort de Jean Starobinski (c'était sur un quai de gare à Zurich, où je venais de débarquer), j'ai éprouvé un sentiment de vide, comme à chaque fois qu'on apprend ce genre de nouvelle, mais aussi un étrange sentiment de manque. Staro, comme l'appelaient tous les lecteurs familiers de son œuvre, a beau avoir beaucoup écrit, beaucoup publié au cours d'une vie intellectuelle particulièrement active, et dans plusieurs domaines, j'ai d'abord pensé à tout ce qu'il n'a pas dit,   tout ce qu'il n'a pas mené à bien, et qui ne verra jamais le jour.

Les bons lecteurs peuvent se consoler facilement, car ils sont habitués à relire, mais tout de même. Nous n'aurons jamais son *Histoire de la médecine*   peine esquissée pour les  ditions Rencontre, avec l'aide de Nicolas Bouvier pour l'iconographie. Il est vrai que les contraintes de la collection avaient brisé son élan, et que le projet même, à la fois trop simple et trop ambitieux, trop généraliste en un mot, ne convenait plus guère à l'historien des idées qu'il était devenu, explorant des notions, ou des moments, cent fois plus féconds qu'un panorama pour grand public.

Staro ne compl tera pas non plus ses traductions de Kafka qu'il aurait voulu réviser, précédées d'une introduction qu'il aurait voulu récrire, faute de quoi il ne pouvait pas les laisser repar tre.   cette occasion il me revient en mémoire un exemplaire de Kafka entre les mains de Staro: il avait appartenu à Felice Bauer, dont le fils fut son condisciple   Genève. Staro était l'héritier des Lumières, mais aussi de cette Mitteleuropa détruite par deux conflits dont l'Europe subit encore les conséquences.

Dans un autre registre, nous pourrions regretter à jamais que Nerval soit absent des études sur la mélancolie, même si l'on peut se consoler avec l'admirable *Mélancolie au miroir* consacrée au *Cygne* de Baudelaire. Et qu'est devenu le parcours floral, l'anthologie au double sens du terme, dont une esquisse fut publiée dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*? Le projet était suffisamment avancé pour que Staro évoque il y a une vingtaine d'années les fleurs solitaires qu'il voulait réunir en bouquet, à commencer par le narcisse qui attire Perséphone dans le royaume des morts.

Mais dans les rues de Zurich, puis dans le Polybahn qui mène sur les hauteurs de la ville, j'ai aussi repensé à ce qu'il n'a pas dit, ou si peu. Je fais allusion à son histoire familiale, à celle de ses parents obligés de quitter une Pologne russifi e pour venir étudier à Genève où ils se sont rencontrés, aux membres de la famille disparus pendant la guerre, du côté paternel à Varsovie, du côté maternel à Lublin, à des origines juives sur lesquelles il était très discret, sans doute parce que certaines douleurs sont muettes, mais aussi parce qu'il fallait bien inventer

dans le canton de Genève, le 11 septembre 1951. Dès 1957-58, il est Assistant à l'Hôpital de Cery, près de Lausanne, auprès du Professeur Hans Steck. Le 15 octobre 1958, il est nommé, par arrêté toujours, professeur extraordinaire d'histoire des idées à Genève, après avoir défendu sa thèse en Lettres sur Rousseau en 1957.

Relevons encore que Jean Starobinski passera sa thèse de médecin à Lausanne et non   Genève. Je n'ai pas réussi à ce jour à comprendre s'il s'agissait d'une résistance manifestée par lui envers la faculté de médecine de Genève qui n'avait pas réussi à lui faciliter les choses ou s'il était habituel de faire sa thèse dans une autre faculté que celle de ses premières études, et où il enseignait déjà par ailleurs. Immatriculé   Lausanne, le 15 octobre 1959, il y passe ses examens de thèse de doctorat le 9 mars 1960. Sur l'imprimatur de la thèse de médecine, on lit les signatures des professeurs Hans Steck et Pierre-Bernard Schneider, le 13 avril 1960.

*

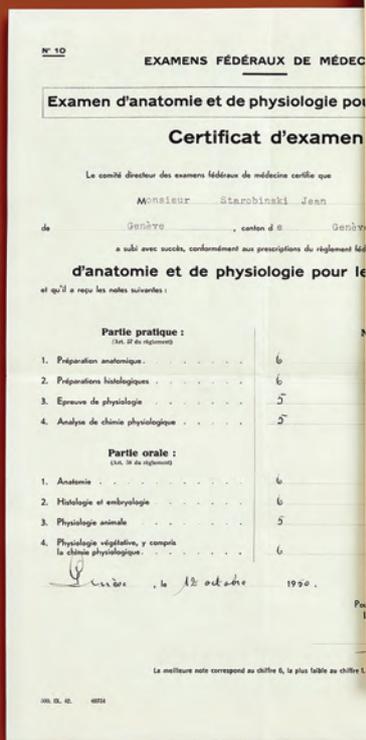
On découvrira dans le présent *Bulletin* les contributions d'Aldo Trucchio et de Pierre-Olivier Méthot, d'Anne-France Morand et de François Dumont, sur des sujets voisins et liés à la journée d'étude de Laval. Léonard Zumstein nous livre quant à lui une analyse exemplifiée de Starobinski, traducteur de Kafka.

Gérard Macé, apprenant le décès de Jean Starobinski, se remémore les échanges qu'il a eus avec lui (notamment dans le cadre d'entretiens pour France Culture et au moment de la publication de *La Parole est moitié à celui qui parle...*); avec clairvoyance, complicité et chagrin, il évoque ce qui désormais va lui manquer et manquer à chacun des amis et des lecteurs de Starobinski.

Notes

1 Tous les documents mentionnés dans l'éditorial sont issus du Fonds Jean Starobinski aux Archives littéraires suisses.

Certificats des notes obtenues aux examens pratique et oral de la Faculté de médecine de Genève. Moyenne de 5.93 et de 5.75 sur 6. 18.06.1949.



s'il n'ignorait pas la place du hasard, le plaisir de la trouvaille qu'il cultivait chez les bouquinistes de Plainpalais.

Il n'ignorait pas non plus qu'avec ou sans majuscules, les lumières produisent des ombres, qui peuvent devenir envahissantes. Que l'équilibre de chacun est fragile, celui des sociétés encore plus, parce que le lien entre les êtres est toujours prêt à se défaire. À ce propos, j'ai une admiration particulière pour *Trois fureurs*, le livre dans lequel il se penche sur trois cas de folie humaine, qu'il appelle aussi « trois nocturnes » ou « trois possessions ». La collègue d'Ajax, le combat avec Légion dans l'Évangile selon Marc, le cauchemar de Füssli et sa bête inquié-

un avenir. Enfin, la réserve de Jean Starobinski est celle d'un non-croyant, qui aurait eu honte, en outre, d'emprunter un habit de victime qu'il ne fut pas. Mais s'il n'était jamais allé en Pologne, signe qu'une page était définitivement tournée, il avait un lien privilégié avec Bronislaw Baczko, son collègue de l'Université de Genève. « Il y a entre nous davantage que la seule communauté d'intérêts savants » a-t-il pu écrire en suggérant

qu'on aborde certains sujets avec ceux qui peuvent comprendre, et partager...

Ce qu'il partageait volontiers, avec tant d'esprits dont il se sentait proche, c'était la connaissance du XVIII^e siècle, de cette Europe des Lumières qui allait de Saint-Petersbourg à Paris en passant par Londres ou Prague, une Europe qui est encore, malgré les attaques dont elle est l'objet, un des endroits du monde où la raison se porte le moins mal. C'était pour lui une région de l'esprit où il était à l'aise, un monde qu'il a interrogé sans cesse, du *Montesquieu* de ses débuts au Mozart des *Enchantresses*, sans oublier le ramage de Diderot et moins encore l'auteur des *Confessions*, ce Genevois qu'il écouta toute sa vie, pour questionner avec bienveil-

lance sa nostalgie et ses contradictions. Lecteur de Rousseau sans être rousseauiste, lecteur et médecin il se garda de tout diagnostic, parce que celui-ci ne serait qu'un mot à peu près vide de sens. Or, un mot ne va pas sans son contraire ou ses voisins, sans son histoire qui peut devenir la matière d'un livre.

Ayant étudié la médecine après la philosophie, comme son père et comme Georges Canguilhem, Jean Starobinski ne pouvait se contenter d'à-peu-près, même

tante, sont pour lui l'occasion d'interroger la noirceur, les mystères de l'esprit humain, avec toutes les ressources qui sont les siennes. La médecine, l'analyse, l'histoire et la littérature se mêlent dans ces pages avec bonheur, pour nous offrir le plaisir de l'intelligence et du style. Qu'il fasse preuve de maîtrise quel que soit le sujet ne nous étonne pas, ou plus. C'est sans doute ce qui explique qu'il ne se soit pas mêlé, dans les années soixante et soixante-dix, aux polémiques, aux querelles d'école, aux luttes pour le pouvoir qui pouvaient aller jusqu'au terrorisme intellectuel. Il n'avait pas besoin de coups de gueule, ni de jugements à l'emporte-pièce pour qu'on entende sa voix posée, sa prose aussi tempérée que le clavicin de Bach, dont il savait déchiffrer les partitions.

C'est dans ce même livre que Jean Starobinski, on ne l'a peut-être pas suffisamment remarqué, fait appel à la responsabilité de l'écrivain, en soulignant un danger qui menace, « l'indifférence à l'égard de l'opposition entre phantasme et réalité, cible manquée et cible atteinte, qui se retrouve dans une littérature insouciance de son rapport au référent, et libre de s'agencer selon les seuls appels que s'adressent les sonorités verbales... » Cette littérature « loin du monde des actes », pour ne pas dire hors du réel, s'accommode à peu de frais du délire, fabriqué ou non, mais on ne fait pas impunément l'éloge de la folie.

Ce rappel, même discret, figure dans chacun des livres de Starobinski, sous une forme plus ou moins proche. Ce qui me permet d'ajouter que toute son œuvre baigne dans la même lumière, et dans ce qu'il faudrait appeler un climat moral. Or, il n'ignorait rien des turbulences, ni des démons qui se réveillent tout seuls, sans qu'on ait besoin de les encourager. Mais si l'on peut soigner un individu, en essayant de le comprendre et de le soulager, on ne soigne pas une société devenue la proie de la barbarie.



Résultats des examens fédéraux d'anatomie et de physiologie (12.10.1950), et le diplôme du 15.06.1951.
Gérard Macé, Jean Starobinski et Frédéric Wandellère (de g. à dr.) à l'Université de Genève, 19.11.2009 © Michel Starobinski

Une philosophie de l'histoire chez Jean Starobinski ?

Aldo Trucchio, Centre inter-universitaire de recherche sur la science et la technologie, Université du Québec à Montréal

L'œuvre de Jean Starobinski sous-tend une conception précise et cohérente de l'histoire moderne. Or, elle n'est pas explicitée par l'auteur et n'a jamais été l'objet d'études, en dépit du fait qu'elle constitue l'un des fondements de sa pensée critique comme de ses études historiques. Dans cet article, je voudrais ouvrir une discussion autour de la conception de l'histoire européenne moderne de Starobinski ainsi que sur son caractère dialectique.

Ses lecteurs le savent : il est vain de partir à la recherche de déclarations méthodologiques ou philosophiques dans l'œuvre du critique genevois. Au cours de la cérémonie d'attribution d'un doctorat *honoris causa* (1995), il assurait ne se laisser conduire que par « l'exigence impérieuse du sens¹ ». Quelques années plus tôt, Starobinski confiait, lors d'un entretien (1985) :

je sais par avance que je ne procéderai pas de la même manière pour construire un livre sur Diderot, pour étudier l'histoire de ce que je nomme l'écoute du corps, pour examiner quelques métamorphoses littéraires du rituel de largesse, ou interroger le motif de l'usine sur la rivière. La chose première c'est l'intérêt que je prends à un sujet possible² [...].

Selon Starobinski, la méthode est fonction de l'objet de l'interrogation et l'objet dépend, en dernier recours, de l'intérêt du critique. C'est donc à partir de cet « intérêt » que je commencerai mon enquête.

Dans la première partie de *La Relation critique* (1970), Starobinski écrit qu'« il faut rendre à son historicité non seulement la question méthodologique, non seulement l'objet de notre intérêt, mais notre intérêt même³ ». La radicalité de cette assertion ne doit pas être sous-estimée. « Rendre à son historicité » ne signifie pas que tout doit être relativisé, mais que tout doit être pris en considération comme partie d'une relation historique, y compris le sujet de cet intérêt, *l'interprète*. D'ailleurs, le jeune Starobinski le disait déjà en 1953 à propos de Montesquieu – auteur auquel il s'identifiait par plusieurs aspects : la question n'est pas d'« affirmer que rien n'est absolu, mais plutôt que tout est en relation⁴ ».

Une lecture croisée de certains passages de *L'Œil vivant* (1961) et de *La Relation critique* permet de comprendre que ce sujet interprétant historicisé se trouve impliqué dans une relation de type dialectique. Dans le premier ouvrage, Starobinski écrit :

La critique complète n'est peut-être ni celle qui vise à la totalité (comme fait le regard surplombant), ni

celle qui vise à l'intimité (comme fait l'union identifiante) ; c'est un regard qui sait exiger tour à tour le surplomb et l'intimité, sachant par avance que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre tentative, mais dans le mouvement qui va inlassablement de l'une à l'autre⁵.

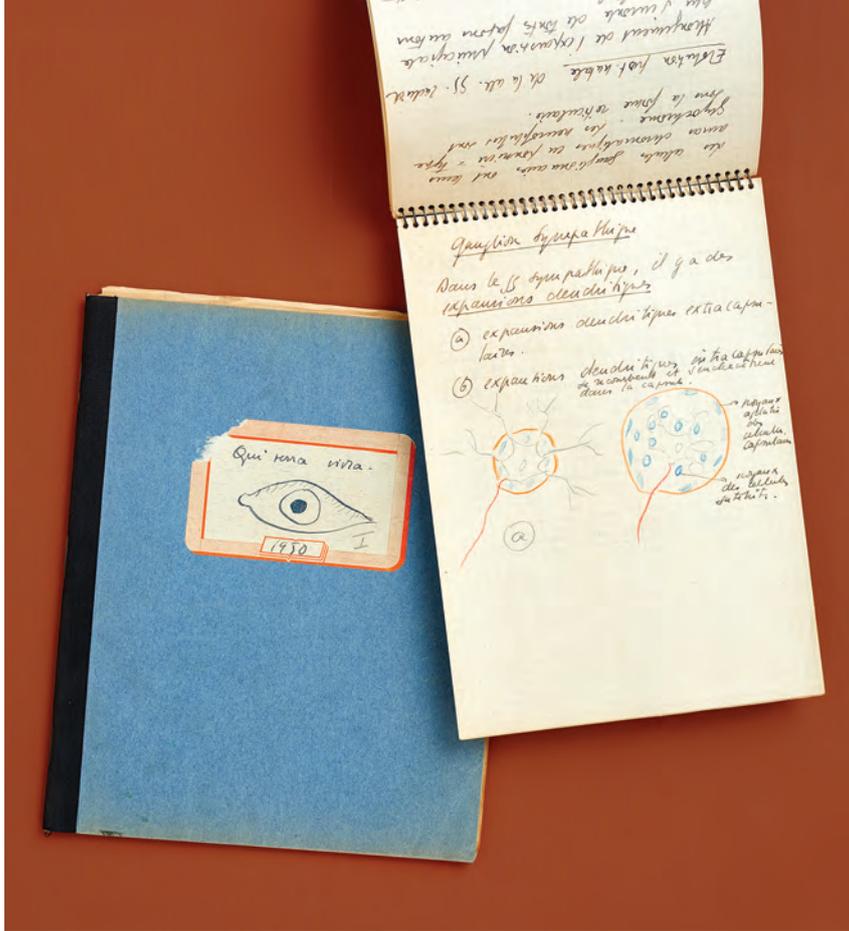
Le caractère dialectique de la relation entre l'interprète et l'œuvre apparaît clairement dans une affirmation telle que : « la vérité [est] dans le mouvement ». *La Relation critique* offre quelques pistes supplémentaires à la compréhension de ce mouvement, qui y est de plus décrit comme triadique, dans la continuité de la tradition hégélienne française de l'époque, ancrée dans les études d'Alexandre Kojève et de Jean Hyppolite.

La relation critique starobinskienne traverse en effet « trois moments coordonnés⁶ ». Le premier, que Starobinski désigne parfois comme « événement⁷ », coïncide avec ce qu'il avait appelé, dans *L'Œil vivant*, l'« union identifiante » avec l'œuvre : « dans la soumission de l'ac-cueil naïf, dans l'empathie de la première écoute, je coïncide très étroitement avec la loi de l'œuvre [...] elle existe sans moi⁸ ». Le deuxième moment est analogue au « regard surplombant » dont il était question dans *L'Œil vivant* et il est défini comme « ascèse impersonnelle⁹ » : « la conscience que je gagne de cette loi, à travers son étude objective, me met en mesure de la contempler du dehors, de la comparer à d'autres œuvres et à d'autres lois¹⁰ [...] ». Ces deux premiers moments de la relation critique se trouvent donc en opposition.

Starobinski a affirmé lors d'une conversation (2009) que cette opposition est également calquée sur le contraste entre les méthodes de Georges Poulet et de Leo Spitzer¹¹. Les deux critiques avaient été les protagonistes d'une querelle mémorable à l'époque où ils enseignaient au Department of Romance Languages de la Johns Hopkins University, peu avant le début de l'engagement de Starobinski dans la même institution en tant qu'*instructor* de langue française. Dans un article rédigé sous la forme d'une lettre adressée à son « nouvel ami et collègue », Leo Spitzer critiquait durement l'interprétation que Poulet avait donnée de *La Vie de Marianne* de Marivaux¹², en la considérant comme subjective et liée à l'intuition philosophique du critique¹³. La *stylistique* de Spitzer étant centrée sur l'analyse de la structure formelle et langagière de l'œuvre, il n'est pas difficile de voir, dans les deux premiers moments de la relation critique starobinskienne, l'un fondé sur la « coïncidence » et l'autre sur l'« étude objective », une référence directe aux styles d'interprétation de ces deux savants qui ont marqué sa formation.

Enfin, le troisième moment de la relation critique dépasse l'opposition entre les deux premiers et consiste en une « réflexion libre¹⁴ » : « ces signes m'ont séduit, ils sont porteurs du sens qui s'est réalisé en moi : loin de récuser la séduction, loin d'oublier la révélation première du sens, je cherche à les comprendre¹⁵ ».

Cette adhésion à « la tradition hégélienne dont nous vivons aujourd'hui¹⁶ » n'est pas exempte d'une certaine dose d'ironie, à tel point qu'on pourrait la



considérer comme parodique vis-à-vis des hégélianismes de l'époque, souvent schématisés et simplistes. Dans les mêmes pages, Starobinski intervient en effet de manière critique sur cette question :

la compréhension critique ne vise pas à l'assimilation du dissemblable. Elle ne serait pas compréhension si elle ne comprenait pas la différence en tant que différence, et si elle n'étendait pas cette compréhension à elle-même et à sa relation aux œuvres¹⁷.

Comme l'a souligné Carmelo Colangelo, la relation starobinskienne entre l'objet esthétique et son observateur fait référence, plutôt qu'à la « tradition hégélienne », à une logique dialectique telle qu'elle a été déclinée par Maurice Merleau-Ponty et Jean Wahl¹⁸, les penseurs que Starobinski admire le plus à cette époque. Il s'agit d'une dialectique qui, comme l'écrit Wahl, « ne supprime pas les oppositions, mais les maintient devant soi. Elle est plutôt une oscillation qu'une dialectique, une oscillation active et tendue des idées¹⁹ ».

Une dialectique de ce type est également à l'œuvre dans la conception starobinskienne de l'histoire européenne moderne, notamment dans les relations entre art et science.

Dans un article de 1984 intitulé « La double légitimité », Starobinski attribue à Gaston Bachelard l'emploi du mot « dialectique » pour décrire les rapports entre l'art et la science modernes²⁰. Il remarque une fois de plus qu'aller en direction d'une « synthèse » impliquerait de « sacrifier les meilleurs intérêts du poète comme ceux du savant²¹ ». Dans le même texte, Starobinski accuse Albert Béguin et même Marcel Raymond, son maître à l'Université de Genève, de s'abandonner à une « nostalgie métaphysique », à savoir de considérer

« l'image poétique » comme un « mode supérieur de connaissance, apte à saisir le monde en son unité²² ». En revanche, selon Starobinski, Bachelard a montré que « le schisme caractéristique de la modernité » entre science et poésie ainsi que leur « coexistence batailleuse » n'empêchent pas les hommes de vivre en même temps dans le « monde scientifico-technique » et dans « l'univers du rêve²³ ».

Toutefois, à y regarder de près, la conception de l'histoire de Starobinski est plus radicale que le « bilinguisme²⁴ » de Bachelard. Il est possible d'affirmer que, pour le Genevois, l'art et la pensée modernes sont issus des réactions du « langage poétique » à la naissance et au progrès du langage scientifique : la relation dialectique entre les deux langages constitue la modernité européenne dans ses fondements mêmes et représente également le moteur de son devenir.

Afin de vérifier cette hypothèse, je voudrais analyser un bref essai intitulé « Langage poétique et langage scientifique », paru en 1977 dans la revue *Diogène* et traduit ensuite dans plusieurs langues. Il s'agit d'une étude riche qui continue d'offrir des pistes de recherche, sur laquelle je m'arrêterai à présent pour ce qui touche à ses implications philosophiques.

Starobinski y retrace les réactions du « langage poétique » – locution par laquelle il comprend aussi bien les langages esthétiques (art, littérature, poésie, etc.) que les sciences humaines (philosophie, religion, histoire, etc.) – « à la « mécanisation » de l'image du monde et de l'homme²⁵ » opérée par la science expérimentale. Starobinski remarque que « l'histoire des idées a généralement répertorié deux sortes de réponses » à cette rencontre et décrit la première en termes d'« émulation » et d'« imitation²⁶ » (le critique donne l'exemple de Condillac) et l'autre de « résistance » et d'« opposition²⁷ » (Pascal et Vico). En revanche, Starobinski, pour éviter toute forme de simplification et de généralisation, montre que le « langage poétique » ne se limite pas à imiter le langage scientifique ou à rivaliser avec ce dernier dans la compréhension et la description du monde, et que la relation entre les deux langages ouvre un nouveau champ du savoir. Le critique cite les études de Joachim Richter sur le paysage en les considérant comme caractéristiques de cette démarche, dans la mesure où elles prouvent qu'il n'existe pas d'opposition binaire entre l'art et la philosophie d'une part et la science de l'autre. La seconde a contribué à ouvrir de nouveaux espaces pour la première : « grâce à la maîtrise technique résultant de la science [...] la nature, devenue moins menaçante, exigeant une lutte moins soutenue, peut s'offrir comme objet de jouissance²⁸ ».

En enrichissant et généralisant l'intuition de Richter, Starobinski ébauche en quelques traits l'histoire de l'évolution et de l'élargissement du champ sémantique lié à l'idée de « sensibilité » à partir de l'affirmation progressive du langage scientifique au XVIII^e siècle. À cette époque, « l'esthétique du génie prend son essor » et, par conséquent, la « faculté créatrice » du poète peut se libérer de toute « soumission imitative à l'égard de la nature ». Le critique remarque alors que Diderot et ses contemporains utilisent le mot « sentiment » comme synonyme de « génie²⁹ ». Au siècle suivant, poursuit Starobinski, « le concept de sentiment, avec ses implications morales, et sa charge rhétorique, paraîtra impur

Cahiers d'études de médecine de Jean Starobinski, le premier d'histologie du système nerveux (non daté), le second d'ophtalmologie intitulé « Qui verra viva- », 1950.

et flou [...] le terme de *sensibilité* semblera plus adéquat³⁰ ». Ainsi, remarque le critique, Baudelaire peut affirmer que « la sensibilité de chacun est son génie³¹ ». Au début du xx^e siècle, l'attention des poètes et des écrivains se porte sur une « plus grande singularité [...], le singulier de l'aperception unique, authentique, non renouvelable ». Dans les romans de Proust, c'est alors « la *sensation* – indépendante de la volonté et de l'intellect – qui donne la clé du «livre intérieur³² ». Enfin, dans la littérature plus récente, les artistes se concentrent sur « la conscience élémentaire du corps, la perception cénesthésique », qui prend la dénomination de « sensorialité³³ » – cette fois, le nom d'Henri Michaux est évoqué comme exemple des artistes qui ont décrit cette « dimension *intra-corporelle*³⁴ ».

À la fin de ce parcours historique, Starobinski conclut :

[...] la science objective s'enfonçant elle-même toujours plus avant dans la connaissance réifiante des mécanismes de la vie, la riposte subjective était devenue indispensable : il fallait revendiquer l'irréductible, l'inanalysable saveur de l'existence corporelle, telle que nous la vivons, pour doubler, dans une vérité sentie et dite, ce à quoi nous réduit la biologie des courants d'action et des modifications moléculaires³⁵.

La science de Galilée et Newton est née pour expliquer les lois du mouvement des corps inanimés. Ensuite, au vu de son succès, la méthode expérimentale et la description mathématique des phénomènes ont été appliquées à d'autres domaines que ceux de la physique et de l'astronomie : l'étude de la vie, du corps humain et de son esprit, la médecine, etc. Là aussi, l'avancée de la science s'est poursuivie, inarrêtable. Il n'est resté, pour le « langage poétique », aucune autre possibilité que celle de revendiquer une expérience intérieure insaisissable par le langage scientifique. Au fur et à mesure que la science avançait vers les fondements chimiques de la vie, certains écrivains et artistes, dans leur compétition avec les scientifiques, ont inauguré des nouvelles formes d'expression et, surtout, attribué à l'intériorité une valeur de vérité.

Starobinski exprime clairement cette idée dans l'un des derniers paragraphes de *Montaigne en mouvement* (1982) :

Précisément au moment où s'imposait sans conteste l'approche « copernicienne » de la réalité physique, la littérature a reçu le statut qui la caractérise à l'âge moderne : elle est le témoin d'une « expérience intérieure », d'une puissance de l'imagination et du sentiment, sur quoi le savoir objectif n'a pas prise ; elle est le domaine réservé où l'évidence du sentiment et de la perception a le droit de prévaloir comme vérité « personnelle³⁶ ».

L'intérêt de Starobinski pour Rousseau et le genre autobiographique, pour l'aperçu cénesthésique dans *Madame Bovary* et *Thomas l'obscur*, ou pour l'histoire des mots de la médecine dans leur oscillation entre la science et l'art, peut être mieux compris dans le cadre de cette conception de l'histoire moderne. « Mélancolie » – pour citer l'exemple le plus connu parmi ses sujets d'études en sémantique historique et en histoire de la médecine – est un terme scientifique ancien qui décrit la sécrétion de

la rate mais qui, au cours de son histoire, passe à plusieurs reprises de la science à l'art, jusqu'au moment où, au xix^e siècle, il adopte deux significations en même temps. D'un côté, la mélancolie devient une condition pathologique liée à l'incapacité de surmonter un deuil ou à un état de profonde prostration. De l'autre, elle décrit une sensation de manque et devient ainsi le *spleen* et l'ennui de Baudelaire et des *dandys*. Enfin, quand la neuropsychiatrie se met à expliquer le fonctionnement du cerveau en termes quantitatifs, la mélancolie disparaît rapidement des traités scientifiques et seul son sens poétique survit, pour décrire un espace intime, complètement subjectif, intouchable par le langage scientifique.

En conclusion, s'il y a une philosophie de l'histoire chez Starobinski, il s'agit d'une pensée de la relation et de la complexité. Pour Starobinski, l'opposition entre les deux langages qui donne substance à la modernité européenne ne se résout pas avec la victoire de l'un sur l'autre, avec leur coexistence (comme pour Bachelard), et encore moins avec un « commun dépassement (qualifié de « dialectique »), au terme duquel les « contraires » parviendraient à coïncider dans une unité supérieure³⁷ ». Sans jamais céder à la tentation de la simplification ou de la recherche d'un point de chute de la relation entre les deux langages, Starobinski vise en revanche à rendre compte « des redistributions, des ajustements compensatoires, des partages, des déplacements, des changements corrélatifs³⁸ » dans lesquels se manifeste « la vie des idées³⁹ ».

Notes

- 1 Jean Starobinski, *Remerciement*, in *Università degli studi di Urbino. Facoltà di Lingue e Letterature straniere. Laurea honoris causa a Jean Starobinski*, Urbino, 9 maggio 1995, p. 19.
- 2 Jacques Bonnet, *Entretien avec Jean Starobinski*, in *Jean Starobinski. Cahiers pour un temps*, Paris, Centre George Pompidou, 1985, pp. 12-13.
- 3 J. S., *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, p. 22.
- 4 J. S., *Montesquieu par lui-même : images et textes*, Paris, Seuil, 1953, p. 26.
- 5 J. S., *L'Œil vivant : Corneille, Racine, La Bruyère, Rousseau, Stendhal*, Paris, Gallimard, 1961, pp. 27-28.
- 6 J. S., *La Relation critique*, op. cit., p. 27.
- 7 *Ibid.*, pp. 15, 23 et 33.
- 8 *Ibid.*, p. 15.
- 9 *Ibid.*, p. 33.
- 10 *Ibid.*, p. 27.
- 11 Cf. Julien Zanetta, « Entre Genève et Baltimore. Jean Starobinski à Johns Hopkins », in *MLN*, n° 4, 124, 2009, p. 992.
- 12 Georges Poulet, *La Distance intérieure. Études sur le temps humain*, Vol. II, Paris, Plon, 1952, pp. 12-34.
- 13 Leo Spitzer, « À propos de la *Vie de Marianne*. Lettre à M. Georges Poulet », in *Romanic Review*, n° 44, 1953, pp. 102-126, réédité dans *Études de style*, Paris, Gallimard, 1959, p. 392.
- 14 J. S., *La Relation critique*, op. cit., p. 32.
- 15 *Ibid.*, p. 17.
- 16 *Ibid.*, p. 26.
- 17 *Idem.*
- 18 Carmelo Colangelo, *Il richiamo delle apparenze. Saggio su Jean Starobinski*, Macerata, Quodlibet, 2001, pp. 131-132.
- 19 Jean Wahl, *Vers le concret. Études d'histoire de la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 1932, p. 24. Cité également dans Carmelo Colangelo, *Il richiamo delle apparenze. Saggio su Jean Starobinski*, op. cit., p. 132.
- 20 J. S., « La double légitimité », in *Revue internationale de philosophie*, Bruxelles, n° 150, fasc. 3, 1984, p. 243.
- 21 *Ibid.*, p. 244.
- 22 *Ibid.*, p. 242.
- 23 *Idem.*
- 24 *Ibid.*, p. 236.
- 25 J. S., « Langage poétique et langage scientifique », in *Diogène*, n° 100, octobre-décembre 1977, p. 145.
- 26 *Idem.*
- 27 *Ibid.*, p. 146.
- 28 *Ibid.*, p. 149.
- 29 *Ibid.*, p. 152.
- 30 *Idem.*
- 31 *Ibid.*, p. 153.
- 32 *Idem.*
- 33 *Idem.*
- 34 *Ibid.*, p. 154.
- 35 *Idem.*
- 36 J. S., *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 348.
- 37 J. S., « Langage poétique et langage scientifique », art. cit., p. 147.
- 38 *Idem.*
- 39 *Idem.*

Jean Starobinski et la rationalité de la médecine

Pierre-Olivier Méthot
Université Laval

Introduction

À l'occasion de son départ à la retraite, Jean Starobinski confiait à Jacques Bonnet que les « analyses littéraires et [les] recherches guidées par le savoir scientifique [...] pouvaient devenir complémentaires » et qu'il avait « toujours rêvé d'une histoire des idées sans frontières¹ ». Cette complémentarité était envisagée non pas sous l'angle d'une intégration des savoirs scientifiques et littéraires, mais d'une *distance* nécessaire entre eux. Dès 1953, dans un essai sur *La Connaissance de la vie* de Georges Canguilhem (1952), le jeune médecin mettait en garde contre la confusion fréquente entre le genre philosophique et biologique : la philosophie n'a pas à apporter à la science une « rallonge qui serait un savoir supérieur » ni à contester ce qu'elle avance ; son rôle consiste plutôt à apporter « une réflexion régulatrice », à éclairer « le sens » de la recherche, à ouvrir « des perspectives » et à dévoiler le fond historique des problèmes scientifiques. Leur « intimité, concluait Starobinski, ne peut se trouver valablement qu'au prix de la connaissance d'une *distance* essentielle entre la construction du savoir scientifique et la réflexion sur les moyens et les fins de cette construction² ».

À la lumière de travaux récents³, cet article aborde le traitement des sciences biologiques et médicales proposé par Starobinski entre 1950 et 1956, – période de son cheminement intellectuel caractérisée par une présence active aux Rencontres Internationales de Genève (RIG), une activité d'écriture fréquente au sein de la revue *Critique*⁴ et par la parenthèse à l'Université Johns Hopkins (1953-1956). Alors qu'il n'avait pas encore pris la décision de mettre un terme à sa carrière médicale, cette situation professionnelle n'est pas étrangère à l'attitude critique de Starobinski envers ceux qui remettent en question, à son époque, les progrès de la médecine, accusent la « civilisation » de favoriser l'émergence de nouvelles maladies ou invitent à revenir à une conception holistique du vivant. Pas plus qu'elle ne l'est lorsqu'il se porte à la défense de « la rationalité de la médecine » contre les attaques et les dérives idéologiques de ce qu'il caractérise comme « l'antimédecine ».

Après avoir éclairé quelques aspects du séjour de Starobinski à Baltimore à l'aide de documents d'archives inédits (section 2), nous expliciterons la distance qu'il affiche à l'égard de la position de Maurice Merleau-Ponty dans « L'homme et l'adversité » ainsi que les raisons du scepticisme qu'il exprime vis-à-vis des travaux du médecin Hans Selye pour qui la civilisation serait à l'origine de pathologies induites par la réponse de l'or-

ganisme au stress (section 3). Nous reviendrons ensuite sur les critiques du jeune médecin adressées aux théoriciens de l'organisme et montrerons que loin de cautionner l'usage de la catégorie de totalité organique, ce dernier interroge sa légitimité (section 4). Sans renoncer aux acquis des méthodes analytiques en biologie, Starobinski s'est penché sur les obstacles à la connaissance de la vie tout en cherchant à faire tenir ensemble le vécu subjectif des patients et le progrès de la raison médicale dans l'histoire.

De Genève à Baltimore

Né de parents médecins, Starobinski aurait trouvé un encouragement à entrer en faculté de médecine « par la lecture de Canguilhem (*Le Normal et le pathologique*) et de Binswanger (*Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins*)⁵ ». Durant sa formation médicale et lors de son internat, il s'astreint à l'exigence d'une « double vie » littéraire et médicale⁶. Une fois ses études de médecine achevées, alors qu'il est interne à la clinique thérapeutique de l'hôpital cantonal de Genève (1948-1953), il cultive des liens étroits avec la littérature : pas question de séparer les deux formations car « de la superposition de [s]es études médicales et littéraires » serait né son intérêt pour l'histoire de la médecine⁷. Cette double activité professionnelle se poursuit alors qu'il effectue un séjour de recherche et d'enseignement à l'université Johns Hopkins où il est *instructor* (1953-1954) puis *assistant professor* (1954-1956) au Romance Language Department. Il fréquente alors Georges Poulet et Leo Spitzer, assiste aux *Noguchi Lectures* d'Alexandre Koyré et suit, à l'Institute for the History of Medicine, les enseignements de Ludwig Edelstein et d'Owsei Temkin, deux savants « médecin[s] et philologue[s] » avec qui il se lie d'amitié et dont les travaux auront valeur de modèle.

Vivant dès 1953 aux États-Unis, Jean Starobinski conserve des liens étroits avec les milieux intellectuels européens et notamment parisiens. La philosophe Suzanne Bachelard, par exemple, s'enquérant de sa vie américaine, le tient informé des événements culturels et scientifiques, comme la venue de Frederic Buytendijk lors d'un congrès de psychologie de l'enfance, ainsi que de l'avancement de ses propres recherches⁸. Dans une lettre qu'elle lui adresse, elle évoque l'intention prochaine de Canguilhem d'écrire à Starobinski au sujet de la célèbre bibliothèque d'histoire de la médecine à Baltimore : « Canguilhem vient de me demander votre adresse. Mais n'en attendez pas pour autant une lettre rapide. Il m'a dit qu'il y avait à Baltimore une des plus belles bibliothèques d'histoire de la médecine qui soit. Ça serait [tout] de même dommage qu'elle ne vous ait pas comme visiteur⁹ ».

Tout en enseignant la littérature française à Baltimore, Starobinski correspond avec l'historien Henry E. Sigerist qui, après avoir été à la tête de l'Institute for the History of Medicine à Baltimore, était rentré en Suisse en vue de compléter son œuvre qui restera inachevée. Dans une lettre de 1953, il remercie Starobinski d'avoir présenté son dernier ouvrage d'histoire de la médecine au public français¹⁰, appuie son projet

Dr JEAN STAROBINSKI

Feb 22, 1954
 Spittler
 Robert Mewer
 The Ronald
 Ben C.

Dear Dr Goldstein,

I shall go
 next week-end to New York,
 and shall be staying there from
 Friday the 26th until Monday.
 I would be very happy to have
 an opportunity to meet you
 again, and to bring you the
 book of Canguilhem.

I do not know in which
 hotel I shall have a room. So

I shall call you by telephone
 Friday evening.

It was a great pleasure for me to
 have met you (I would like to be
 able to say it better than with these
 awkward English words).

And please do not forget to say
 my best regards to Mrs Goldstein.

Sincerely yours

Jean Starobinski

de création d'un musée d'histoire des sciences à Genève¹¹ et l'invite à la réunion annuelle d'historiens des sciences à Pura¹². Pour Starobinski, la connaissance scientifique actuelle ne doit pas faire obstacle à l'intelligence de l'histoire des sciences; c'est ainsi que dans « Le passé de la médecine », il rapproche le diagnostic rétrospectif de la médecine légale, tout en soulignant le caractère complexe et provisoire de l'identification des maladies dans le passé et en évitant de condamner ce projet¹³.

Avant son départ pour Baltimore, Sigerist avait déjà une haute opinion du travail de Starobinski et appréciait la double formation qu'il avait reçue, condition essentielle à ses yeux pour qui souhaitait pratiquer correctement l'histoire de la médecine. Ce dernier entrevoyait d'ailleurs la possibilité que Starobinski occupe une chaire d'enseignement à Genève, ainsi qu'il le confie à l'historien américain John F. Fulton en février 1952 :

Geneva is the only Swiss university that has no teaching of medical history at all, but there also we have a young man who may be able to take at least a lectureship one of these days, Dr. Jean Starobinski. He is of Polish origin, has a PhD in philosophy, has written a number of very good philosophical and literary studies, completed his medical course a few years ago, is now in neurology and is writing a book on Descartes and anatomy¹⁴. [...] he has the stuff to make a good medical historian if he goes into the subject seriously¹⁵.

Aux États-Unis, le jeune médecin-philosophe maintient un contact régulier avec les patients et leur vécu pathologique en assistant aux « présentations cliniques du

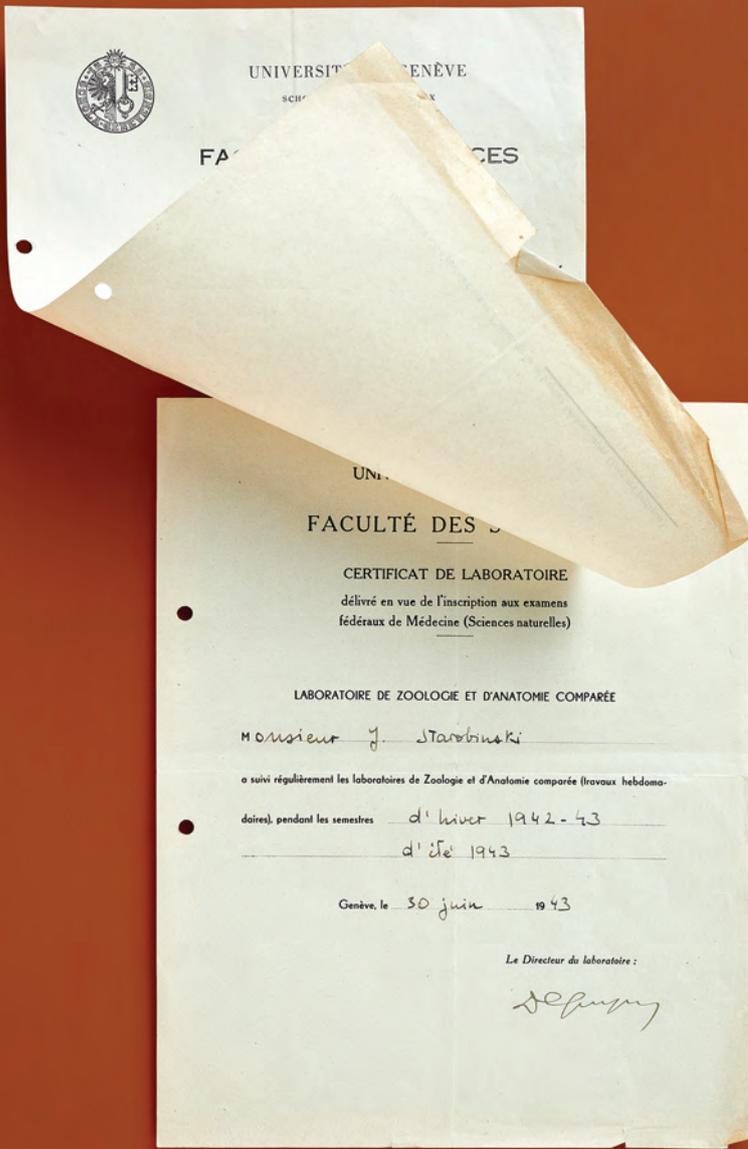
samedi » et aux « confrontations anatomopathologiques du mercredi » au Johns Hopkins Hospital. Durant ces années passées loin de Genève (à l'exception de sa participation aux RIG), il rencontre à quelques reprises à New York l'auteur de *La Structure de l'organisme*, le neurologue allemand Kurt Goldstein¹⁶, émigré aux États-Unis, grâce à une adresse que lui aurait laissée Merleau-Ponty¹⁷ qui avait lui-même visité Goldstein aux États-Unis en 1948¹⁸ et qui gardait de cette rencontre un « souvenir très vif¹⁹ ».

Dans une lettre datée du mois de février 1954, alors qu'il sollicite une nouvelle rencontre avec Goldstein, Starobinski précise que lors de son prochain passage à New York, il pourra lui procurer « le livre de Canguilhem » :

I shall go next week-end to New York, and shall be staying there from Friday the 26th until Monday. I would be very happy to have an opportunity to meet you again, and to bring you the book of Canguilhem [...] It was a great pleasure for me to have met you (I would like to be able to say it better than with these awkward English words)²⁰.

Il ne pouvait s'agir que de *La Connaissance de la vie* (1952) dont Starobinski venait de publier une recension dans la revue *Critique*²¹. En plus de la confirmation écrite d'une rencontre en personne entre Goldstein et Starobinski, cette lettre nous apprend que c'est par l'intermédiaire du critique genevois que Goldstein aurait d'abord pris connaissance des thèses de l'ouvrage qui fut le plus grand succès de Canguilhem et dans lequel les idées du neurologue allemand sont plusieurs fois évoquées²². Quelques mois après cette rencontre avec Starobinski en février 1954, Goldstein écrira à Canguilhem qui, dans

Lettre de Jean Starobinski à Kurt Goldstein, 22.02.1954, Kurt Goldstein Papers, Rare Book & Manuscript Library, Columbia University in the City of New York.



sa réponse, dira regretter d'avoir tardé à lui envoyer une copie de *La Connaissance de la vie*, ajoutant n'être « pas trop content de ce livre²³ ». Loin d'un désaveu de sa part, cette remarque reflète une déception liée à l'impossibilité de poursuivre le projet de *philosophie biologique* qui demeura inachevé²⁴.

La période de Baltimore fut un « tournant décisif » dans le développement des « ressources de critique et d'historien de la littérature » de Jean Starobinski²⁵. De retour en Suisse, il obtient le grade de docteur ès Lettres (1957) et publie sa thèse de Lettres sur Rousseau. Avant la rupture définitive avec la pratique médicale, il rejoint pour deux ans (1957-1958) l'hôpital psychiatrique de Cery et s'intéresse aux origines historiques de la mélancolie, au moment où sont commercialisés les premiers antidépresseurs (Tofranil) par le laboratoire Geigy.

Penser l'adversité et le stress: autour de Merleau-Ponty et Selye

En 1961, Jean Starobinski regrettait dans les pages de la *Gazette de Lausanne* la perte « amère » que constituait le décès de Maurice Merleau-Ponty, ce « philosophe de la

présence au monde » qui, rappelait-il, avait lu, « aux Rencontres internationales de 1951, une admirable conférence sur L'Homme et l'adversité²⁶ ». Les œuvres de Merleau-Ponty ont constitué une inspiration pour le jeune Starobinski, même s'il va prendre ses distances afin d'en proposer une réflexion plus personnelle, informée par sa qualité de médecin et de praticien habilité à parler de la science de l'intérieur. Cette distance qu'il accuse avec le philosophe se manifeste en marge des Rencontres de 1951 durant une émission radiophonique (« L'homme peut-il trouver son accomplissement dans l'adversité ? ») organisée autour de la conférence de Merleau-Ponty (et en sa présence), à laquelle participent Georges Poulet, Jean Lescure et Jean Starobinski²⁷.

Durant sa brève intervention, Starobinski distingue deux formes « d'adversité » qu'il se représente en continuité l'une avec l'autre: une forme archaïque, qui concerne l'effort d'adaptation – au sens biologique du terme – des êtres vivants à leur milieu; et une forme moderne, qui constitue « un dégageant de l'homme hors de l'adversité naturelle » par le biais de la civilisation et qui déboucherait sur la production de nouvelles formes d'adversité. Interrogeant Merleau-Ponty sur ces formes modernes d'adversité, il laisse entendre que le développement de la civilisation, malgré ses défauts, n'aurait pas engendré de conditions pires que celles qui prévalaient dans le cadre de l'adversité archaïque: ce « dégageant » hors de l'adversité naturelle aurait seulement « peut-être » pu apporter de nouvelles formes d'adversité qu'il demande à Merleau-Ponty de bien vouloir décrire ou définir²⁸.

Dans le débat public qui fait suite à la conférence du philosophe et qui est consacré « aux méthodes utilisées par les physiologistes, les médecins, les psychologues, les psychiatres, aux méthodes de connaissance [...] », Starobinski cherche à déterminer si « l'espoir d'une connaissance globale de l'homme » était encore envisageable ou s'il « n'existerait [...] que des connaissances particulières et partielles²⁹ ». Il donne en premier lieu la parole au médecin Éric Martin, directeur de la Polyclinique médicale à Genève, afin de clarifier ce que ces nouvelles méthodes de laboratoire « nous apprennent de valable sur l'homme malade » mais aussi en vue de relever leurs « insuffisances ». Dans son intervention, ce dernier évoque à deux reprises les travaux du médecin Hans Selye sur le *stress*, terme qui « veut dire « agression » » et qui caractérise une réaction globale de l'organisme³⁰. Le nom de Selye va marquer l'esprit de Starobinski, car il reparaitra la même année dans le cadre d'un compte rendu de l'ouvrage du médecin soviétique Alexei Speransky³¹ et sera repris l'année suivante lors des RIG de 1952 (« L'homme devant la science³² ») ainsi que dans un compte rendu de l'ouvrage de Selye (*The Physiology and Pathology of Exposure to Stress*) publié dans *Critique*³³.

Plus fondamentalement, le jeune médecin remet en question dans les pages de *Critique* l'idée qu'il y aurait de véritables « maladies de l'adaptation », c'est-à-dire des maladies comme l'hypertension essentielle qui seraient des « inventions de la civilisation » et constitueraient la réponse de l'organisme au stress des milieux urbains. Starobinski estime peu satisfaisante l'explication de Selye selon laquelle « la civilisation [aurait] multiplié les agressions auxquelles les individus

Certificats de laboratoire attestant de cours de Zoologie et d'Anatomie comparée, ainsi que de Botanique générale. 1942-43

doivent répondre en s'adaptant ». « Est-ce bien vrai ? », demande-t-il abruptement. Une chose est d'admettre qu'au sein de la civilisation occidentale le stress « se déplace, se réinvente, et frappe l'homme à d'autres niveaux », que ce dernier lui échappe « en inventant de nouveaux stress » ; autre chose est de prétendre qu'il aurait ainsi « vraiment multiplié les maladies de l'adaptation³⁴ ». Selon Starobinski, « la thèse rousseauiste » selon laquelle « la civilisation corrompt l'homme » ne tient pas la route : d'une part, la civilisation constitue un rempart contre la maladie en offrant à l'être humain les moyens de la connaître et de la faire reculer ; d'autre part, même si l'hygiène et la médecine préventive ont permis de faire diminuer les maladies « qu'il *subit* », donc qui relèvent de l'adversité archaïque, et peut augmenter celles « qu'il se *donne* », « la preuve est loin d'être faite qu'elle [la civilisation] augmente le total des agressions auxquelles l'homme est sommé de répondre [...] ». En conséquence de quoi, « il est plus sage de faire le décompte des maladies que la civilisation a supprimées avant de parler de celles qu'elle a provoquées³⁵ ».

La philosophie de l'organisme : von Weizsäcker et Goldstein

En 1956, alors que s'achève son séjour d'enseignement et de recherche à Baltimore, Jean Starobinski accepte de prononcer une conférence au Collège de Philosophie dirigé par le philosophe Jean Wahl. Dans cette communication (« L'Idée d'organisme »), il s'emploie à retracer l'évolution des idées scientifiques ayant rythmé la catégorie d'organisme dans l'histoire de la pensée biologique. S'appuyant sur l'idée de finalité interne chez Kant et sur la structure de la perception chez Merleau-Ponty (1942), Starobinski explique que lorsque nous sommes placés en présence d'un être vivant, nous « comprenons » intuitivement « qu'il est un » ; notre rapport au réel serait structuré par cette notion préscientifique : l'organisme. Plus loin, il précise que « comprendre, c'est avoir devant soi une structure qui s'organise dans l'unité du sens intelligible », c'est être « en présence d'une totalité signifiante qui <intègre> toutes les parties et tous les moments qui la composent³⁶ ». Le texte s'achève cependant sur un avertissement face à ce « vers quoi nous achemine la philosophie de la totalité organique³⁷ ». L'idée d'organisme ferait-elle partie des considérations inactuelles ?

La critique starobinskienne de la philosophie de l'organisme comporte quatre pôles : tout d'abord, d'un point de vue thérapeutique, l'efficacité de la vision totalisante de l'organisme apparaît inférieure aux remèdes issus des nouvelles techniques d'intervention qui sont à la fois spécifiques et ciblés ; ensuite, la catégorie de totalité organique sous-tend des analogies politiques qui rendent son utilisation en médecine suspecte voire dangereuse ; de plus, en plaçant l'organisme au-delà du langage ou en l'enfermant dans une intériorité inaccessible à l'approche expérimentale, elle cesse d'être opératoire sur le plan de la connaissance scientifique ; enfin, la notion d'organisme appartient à une vision du monde dépassée et l'idée de totalité est désormais en tension avec la connaissance partielle mais précise du vivant venue de l'approche expérimentale.

(1) D'un point de vue médical, ce qui fait problème avec la philosophie de l'organisme, c'est l'action

thérapeutique associée à une vision holiste des phénomènes vivants. À l'ère de la biologie moléculaire, des antibiotiques et d'une médecine qui, gagnant chaque jour en efficacité et en précision, dissèque l'organisme en une multitude d'éléments isolés, Starobinski interroge la pertinence d'une vision de l'organisme fondée sur un parallèle avec le cosmos, dans la mesure où « les rapports entre le corps humain et le ciel sont devenus plus distants³⁸ ». Il remarque ainsi dans « L'Idée d'organisme » que « [l']on pourrait s'interroger sur les thérapeutiques qu'invite à pratiquer la théorie de l'organisme comme totalité ». Celles-ci seront de deux sortes : ou bien ces thérapeutiques seront « non spécifiques » et dans ce cas « elles peuvent apparaître comme des thérapeutiques appauvries », ou bien elles sont « enrichies » et feront place « à l'histoire psychologique de l'homme malade³⁹ ». S'il a pu se montrer sympathique face à la seconde possibilité, qui accorde une attention accrue au vécu subjectif des patients, la première ne pouvait que l'inquiéter et lui apparaître trop hasardeuse, voire contraire à l'éthique de la vérification expérimentale.

(2) Le second pôle de la critique starobinskienne porte sur les analogies organicistes. Dans un style qui rappelle l'étude de Canguilhem sur « Le problème des régulations dans la société et dans l'organisme⁴⁰ » (1955), Starobinski réinterroge à son tour le « socio-morphisme⁴¹ ». À partir de la « réversibilité inhérente » à la notion d'organisme, et des jeux de miroir qu'elle a autorisés dans la pensée biologique, il montre comment elle rend possible la détermination de rapports analogiques parfois contestables entre l'organisme humain et l'organisme social. D'un côté, l'idée d'organisme peut servir à décrire un ensemble de réalités (esthétiques, politiques) qui apparaissent alors comme le prolongement de l'activité vitale : on retrouve ici tous ceux qui, « depuis la fable des membres et de l'estomac, jusqu'au *Léviathan* », pensent l'État comme « une totalité organique vivante⁴² ». De l'autre, l'image même du corps vivant organique a été conceptualisée « selon le modèle d'un état hiérarchisé ». Dans chaque cas, l'idée d'organisme n'est pas une catégorie neutre : ces analogies sont au « fondement d'un jugement de valeur⁴³ ». Starobinski aurait vu dans ces échanges conceptuels entre organisme et société l'une des sources des totalitarismes au xx^e siècle⁴⁴.

(3) Le troisième pôle de la critique de l'organisme chez Starobinski considère son statut à titre d'objet de la pensée scientifique contemporaine. Dans « L'Idée d'organisme » et ailleurs, Starobinski commente la contribution du neurologue Victor von Weizsäcker⁴⁵, qui avait pour ambition de « réintroduire le subjectif en biologie⁴⁶ », et pour qui, contrairement à Kant et à Goldstein, il ne s'agit plus de fonder la connaissance de l'organisme, mais de parvenir à « un fondement de la relation entre l'organisme et le monde⁴⁷ ». Selon von Weizsäcker, l'organisme vivant est effectivement dans une « situation fondamentale » qui le place à l'écart du monde physique. « Les philosophes de l'organisme [...] ont beau dire que l'organisme ne s'isole pas du monde, qu'il lui fait face dans un indissoluble dialogue, il reste entendu que la loi de l'organisme n'est pas la loi du monde physique », écrit Starobinski, avant de soulever la question suivante : « vers quoi nous achemine la philosophie de la totalité organique ? » En prônant

l'idée que le rapport fondamental de l'organisme au monde « ne peut être objectivé, ni jamais décrit de façon explicite », von Weizsäcker « nous achemine vers l'ineffable ». Si Goldstein reste plus prudent avec l'idée d'un débat entre le vivant et son milieu, il semble à Starobinski que, par endroits, le neurologue allemand place aussi l'idée de totalité organique « par-delà le langage⁴⁸ ».

(4) L'une des clés d'interprétation de « L'Idée d'organisme » se trouve dans une remarque faite par Starobinski à l'occasion des 7^e Rencontres Internationales de Genève (1952). Au terme de sa communication, le psychiatre allemand Ernst Kretschmer venait d'affirmer que le médecin, autrefois, était « un médecin de la totalité ». Faisant référence à Leibniz et à Goethe, notamment, il ajoutait que l'être vivant se caractérise par une corrélation étroite entre intériorité et extériorité qui, si elle est troublée, peut conduire à diverses maladies de nature psychosomatique. Pour Kretschmer, l'orientation de la médecine actuelle se doit de « rester très synthétique, respectueuse de l'unité psycho-physique » et surtout de « garder une attitude humaniste⁴⁹ ». Saisissant l'occasion de répondre à Kretschmer, Starobinski va poser le diagnostic opposé suivant : l'idée de totalité dans la pensée biologique contemporaine ne serait plus aujourd'hui qu'un « mythe ».

« Puisque l'idée de totalité survient maintenant dans ce débat, je demanderai : cette totalité, pouvons-nous aujourd'hui nous en faire une idée scientifique ? J'ai bien peur que ce ne soit, de la part même des savants, qu'une intuition [...]. Quand nous sommes en présence d'un être vivant, que ce soit une amibe ou un malade, nous savons bien qu'il est un. Mais est-ce que nous avons le droit de créer cette totalité à partir des éléments scientifiques ? Nous rêvons de cette intégration, mais j'ai bien peur que pour nous, aujourd'hui, il y ait une sorte de limite, non pas de ce que nous avons devant nous, mais la limite de notre effort même, un horizon qui n'est certes pas encore à notre proportion ou à notre mesure, à la mesure de notre savoir, un désir, peut-être en somme un mythe⁵⁰ ».

L'ancienne notion de totalité est inopérante pour la science médicale contemporaine qui disperse le vivant en unités de mesures quantitatives partielles tout en se revendiquant d'une précision qui faisait défaut à l'ancienne vision cosmologique. Starobinski rappelle que Descartes et Leibniz avaient jadis proposé une « image totale de l'homme » : celle d'une machine hydraulique. Cette image « belle » et « parfaite » qui considère l'homme dans sa totalité est malheureusement « fautive » : aujourd'hui nous n'avons que « des images partielles, qui sont des images précises, et des relations fonctionnelles précises », écrit-il. Prenant l'exemple des physiologistes Charles Sherrington et Hans Selye, il ajoute qu'il ne s'agit plus pour eux de proposer une vision de « l'homme entier⁵¹ ». Du reste, dans le compte rendu de l'ouvrage de Canguilhem, Starobinski se demandait déjà pourquoi la connaissance analytique serait moins légitime « que cette connaissance qui se veut plus synthétique et qui s'efforce d'avoir prise sur l'essence de l'organisme par une *vue* globale et <totalitaire⁵² ». Après s'être elle-même reconnue « partielle et fragmentaire », la méthode physicochimique pourrait être préférée à une connaissance intuitive « qui

croirait trop hâtivement avoir saisi l'essence de la totalité », comme il apparaît parfois chez Goldstein » et chez « les philosophes de la totalité organique ». Car une fois l'essence de la totalité atteinte, demande-t-il, « que reste-t-il à chercher⁵³ ? ».

Le passage aux États-Unis prépare sans l'annoncer la fin d'une période de recherche féconde durant laquelle Starobinski va, entre autres, pratiquer comme médecin psychiatre. Cette période charnière de sa carrière est également témoin de nombreux progrès dans les sciences médicales qui reposent sur la vérification expérimentale, dimension à laquelle il sera particulièrement sensible. Évoquant les « griefs formulés par Goldstein contre les méthodes analytiques », Starobinski notait que si « Canguilhem les fait siens », c'est « non pour nous inviter à renoncer à toute expérimentation [...] », mais « pour inviter l'expérimentateur à prendre une conscience plus précise des obstacles qui s'interposent sur le chemin de la recherche biologique⁵⁴ ».

Conclusion : le progrès médical dans l'histoire

La période d'après-guerre a vécu de profonds bouleversements qui ont reconfiguré les sciences de la vie et qui expliquent sans doute pourquoi Starobinski insiste dans son *Histoire de la médecine* (1963) sur les nouveaux pouvoirs que confère la médecine moderne à l'être humain et attire l'attention sur l'importance de réfléchir aux implications éthiques des applications techniques, tout en signalant ce qui la dépasse : le colloque singulier formé de patient et de son médecin, la subjectivité du malade, etc⁵⁵.

Malgré les problèmes éthiques et politiques soulevés par la biomédecine, Starobinski restera fortement attaché aux avancées sur le plan thérapeutique qu'elles ont rendu possibles. En effet, le grand commentateur de l'œuvre de Rousseau n'a pas lui-même cautionné la thèse rousseauiste d'une corruption de l'être humain par la civilisation ou par la médecine, qui lui est consubstantielle. Formé comme médecin, il reste méfiant face aux travaux de ceux qui entendent jeter le doute sur le progrès et les succès des sciences médicales. Ce scepticisme s'affiche clairement à l'égard des travaux de Selye, dans ses commentaires adressés à Merleau-Ponty, et sera plus tard intégralement développé dans sa critique de « l'antimédecine », lorsqu'il défendra la rationalité de la médecine contre l'émergence de mouvements sociopolitiques ou de pratiques (ex : l'homéopathie) qui lui paraissent déraisonnables et fondés sur des croyances injustifiées⁵⁶. Tel qu'il l'a rappelé dans un entretien à cette même époque, il ne faut pas oublier « ce qui a été progrès au cours de l'histoire », ni amener la société à « renoncer à certains acquis scientifiques [...] comme ceux liés à l'expérimentation animale » au nom d'une « angélique bonté envers la nature⁵⁷ ». Starobinski rejoint ici les critiques de Canguilhem à l'encontre du naturisme médical qui insistait sur l'importance « de médicaments à efficacité réellement causale » comme l'insuline, la pénicilline et la vitamine B 12⁵⁸. En 2009, à l'occasion de la remise du Prix Merck-Serono, Starobinski a de nouveau tenu à souligner l'efficacité des remèdes qui rendent les médecins responsables de leur effet en évoquant le souvenir suivant : lorsqu'il était interne en médecine à la fin des années 40,

il pouvait encore observer des patients de pays économiquement prospères mourir de la tuberculose et de la poliomyélite, mais il était également en mesure de sauver des vies grâce aux antibiotiques que « le progrès scientifique avait placés entre ses mains ». Ces progrès, écrit-il, l'auront rendu très « peu réceptif » aux discours visant à saper les fondements de la médecine⁵⁹. Cette valorisation du progrès médical ne va pas sans soulever en retour la question du rapport de Starobinski, en tant que médecin, à l'histoire de la médecine. Dans un texte récent, Vincent Barras dressait un ambitieux projet de recherche visant à évaluer l'impact « sur la pensée starobinskienne » de quelques « médecins-penseurs influents⁶⁰ ». En portant une attention particulière à Canguilhem, von Weizsäcker et Goldstein, nous espérons avoir montré l'intérêt d'un tel projet pour les nombreuses études de l'œuvre de Jean Starobinski qui sont encore à venir⁶¹.

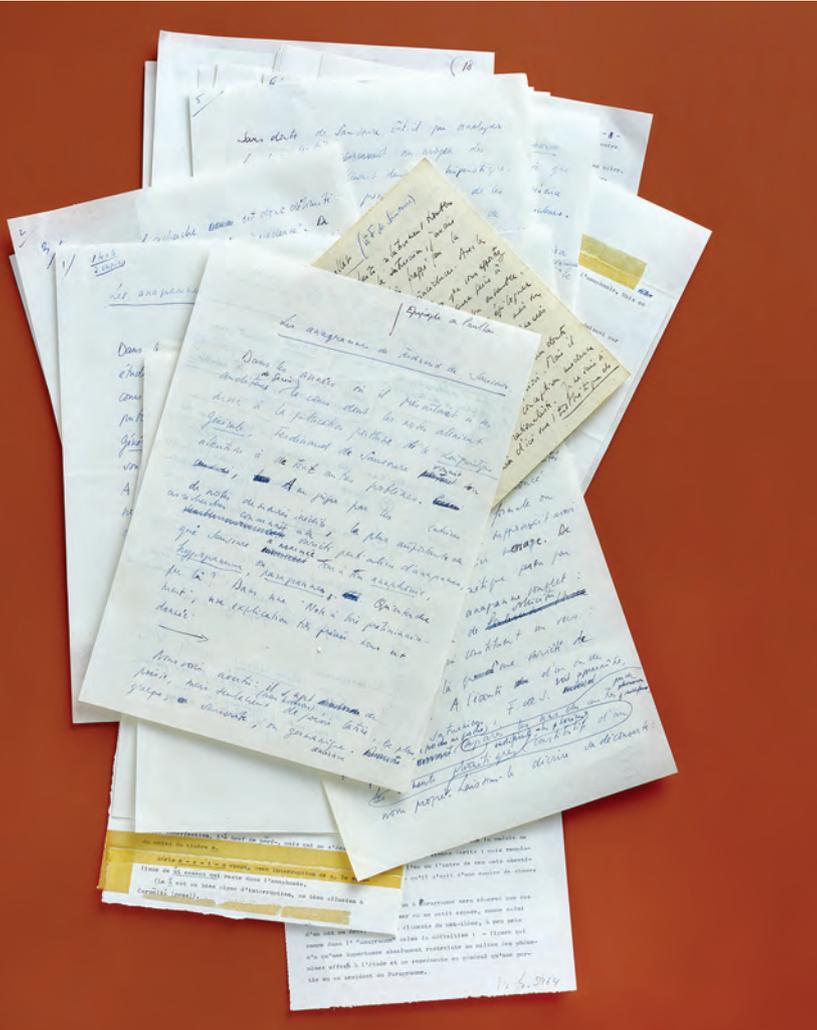
Notes

- 1 J. S., « Entretien avec Jacques Bonnet », in *Jean Starobinski : cahiers pour un temps*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1985, p. 21.
- 2 J. S., « La Connaissance de la vie : Georges Canguilhem », in *Critique* n° 75-76, 1953, p. 779 [italiques de l'auteur].
- 3 Julien Zanetta, « Entre Genève et Baltimore : Jean Starobinski à Johns Hopkins », in *MLN* n°124, pp. 986-995; Aldo Trucchio, « Le langage esthétique au service de la pratique médicale », in *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski*, n°8, 2015, pp. 11-13; Martin Rueff, « L'œuvre d'une vie », in *La Beauté du monde. La littérature et les arts*, Paris, Gallimard, 2016, pp. 23-221.
- 4 Ces ouvrages abordent l'origine nerveuse des maladies (A. Speransky), le stress (H. Selye), l'expérimentation en biologie (G. Canguilhem), l'histoire de la médecine (H. E. Sigerist), la médecine psychosomatique (F. Alexander) et le diagnostic psychologique (K. Rorschuch, R. Kuhn, E. Minkowska).
- 5 J. S., in Rueff, *op. cit.*, p. 67.
- 6 J. S., in Zanetta, « Entre Genève et Baltimore », art. cit., p. 995.
- 7 Vincent Barras, « Histoire de la médecine. Entretien avec Jean Starobinski », in *Médecine et hygiène*, n°48, 1990, p. 3294.
- 8 « Nous avons fait la connaissance de [Frederic J. J.] Buytendijk qui était venu à un congrès sur la psychologie de l'enfance, congrès assez terne à ce que l'on m'a dit », Lettre de S. Bachelard à J. Starobinski, 30 avril 1954, p. 2, Fonds Jean Starobinski, 1954. Nous ne savons pas en quelles circonstances Starobinski et Suzanne Bachelard se sont connus.
- 9 Lettre de S. Bachelard à J. Starobinski, 1^{er} janvier 1954, p. 2. Nous n'avons pas retrouvé de lettre de Canguilhem dans le Fonds Jean Starobinski. Camille Limoges a cependant récemment rappelé la haute estime que ce dernier avait pour Starobinski. Voir Georges Canguilhem, *Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences 1940-1965*, Paris, Vrin, 2015, p. 349 n° 2. D'ailleurs, Canguilhem invita Starobinski à faire un exposé sur le « Discours sur l'origine de l'inégalité » à l'Institut d'histoire des sciences et des techniques en 1965. Voir, Fonds Canguilhem, CAPHÉS, GC.29.3. L'édition de 1966 de sa thèse de médecine augmentée des « Nouvelles réflexions » comporte deux références à Starobinski.
- 10 Il s'agit du compte rendu de l'ouvrage de Sigerist *A History of Medicine* publié en 1953.
- 11 Avec le docteur Raymond de Saussure, Starobinski participe à la création du Musée d'histoire des sciences à Genève dans les années 1960. Il évoque ce fait dans sa réponse à l'hommage que lui rend Pierre Nora lorsqu'il reçoit le prix de la Fondation de Genève en 2010.
- 12 Lettre de H. E. Sigerist à J. Starobinski, 11 avril 1953, Fonds Jean Starobinski.
- 13 Starobinski note que « le diagnostic rétrospectif n'est pas toujours facile », que « les « pièces » conservées sont rares » et que le « témoignage des textes » n'est « pas toujours assez sûr ni assez complet pour que nous puissions reconnaître avec certitude les maladies qu'ils évoquent [...] ». Une fois ou l'autre pourtant, les données de l'histoire de la maladie sont plus précises et nous aident à comprendre des idées médicales importantes : sur la base des documents écrits, on peut clairement reconnaître l'extrême fréquence du paludisme dans l'onie antique ». Jean Starobinski, « Le passé de la médecine : Henry E. Sigerist », *Critique* n° 70, 1953, p. 263.
- 14 Le projet d'un ouvrage sur Descartes et l'embryologie est évoqué en 1953 dans le cadre d'un échange entre Starobinski et un correspondant étranger dont l'identité n'a pu être déterminée. Dans cette lettre, cette personne, installée aux États-Unis, dit trouver l'idée d'un tel ouvrage excellente et souhaite lui présenter à New York « Madame Waelsch qui travaille sur l'embryologie d'un point de vue génétique ». Il s'agissait certainement de la biologiste Salome Gluecksohn-Waelsch, fondatrice de la génétique développementale. Lettre d'un correspondant inconnu à J. Starobinski, 26 septembre 1953, Fonds Jean Starobinski.
- 15 Lettre de H. E. Sigerist à J. F. Fulton, 7 février 1952, in *Correspondence Henry E. Sigerist—John F. Fulton 1930-1956*, Edited and annotated by Marcel H. Bieček, pp. 335-336.
- 16 Starobinski fait souvent référence à ces rencontres, sans cependant les documenter. Voir par exemple, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 9.
- 17 Starobinski, in Zanetta « Entre Genève et Baltimore », art. cit., p. 993.

- 18 Cette date du séjour de Merleau-Ponty aux États-Unis vient de María-Luz Pintos, « Gurwitsch, Goldstein, and Merleau-Ponty: An analysis of a close relationship », in I. Coperu et H. Rainer Sepp (eds.), *Phenomenology 2005. Selected Essays from the Euro-Mediterranean Area Part 2*, Zeta Books, 2007, p. 539.
- 19 Lettre de M. Merleau-Ponty à K. Goldstein, 30 avril 1950, p. 2, boîte 1, Kurt Goldstein Papers.
- 20 Lettre de J. Starobinski à K. Goldstein, 22 février 1954, p. 1-2, boîte 1, Kurt Goldstein Papers.
- 21 D'ailleurs, Goldstein possédait déjà une copie de *l'Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, envoyée personnellement par Canguilhem en 1949. Voir la lettre de G. Canguilhem à K. Goldstein, 1^{er} juin 1949, boîte 1, Kurt Goldstein Papers.
- 22 Sur le rapport de Canguilhem à Goldstein, voir Camille Limoges, « Introduction : Philosophie biologique, histoire des sciences et interventions philosophiques. Georges Canguilhem 1940-1965 », in *Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences, op. cit.*, pp. 7-48.
- 23 Lettre de G. Canguilhem à K. Goldstein, 28 mai 1954, boîte 1, Kurt Goldstein Papers.
- 24 Pierre-Olivier Méthot, « Georges Canguilhem et le problème de l'évolution » dans *Le Normal et le pathologique*, in *Revue d'histoire des sciences*, n°71(2), 2018, pp. 205-241.
- 25 J. S., in Zanetta « Entre Genève et Baltimore », *op. cit.*, p. 988.
- 26 J. S., « Merleau-Ponty : Je ne peux pas sortir de l'être », in *Gazette de Lausanne*, n°17-28 mai, 1961, p. 13.
- 27 Voir Emmanuel de Saint-Aubert, *Du lien des êtres aux éléments de l'être. Merleau-Ponty au tournant des années 1945-1951*, Paris, Vrin, 2004, pp. 118-120.
- 28 J. S., « Intervention durant l'émission radiophonique « L'homme peut-il trouver son accomplissement dans l'adversité ? », <https://www.ina.fr>.
- 29 Jean Starobinski, « Interventions durant les tables rondes », in *La connaissance de l'homme au xx^e siècle, Textes des Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1951, p. 189.
- 30 Éric Martin, « Intervention durant les tables rondes », in *La Connaissance de l'homme au xx^e siècle, Textes des Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1951, p. 192.
- 31 J. S., « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies : Speransky », in *Critique* n°47, 1951, p. 353.
- 32 J. S., « Interventions », in *L'homme devant la science, Textes des Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1952, p. 363.
- 33 J. S., « La «sagesse du corps» et la maladie comme égarement : le «stress» », in *Critique* n°59, pp. 347-360.
- 34 *Ibid.*, p. 359.
- 35 *Ibid.*, p. 360 [italiques de l'auteur].
- 36 J. S., « L'idée d'organisme », Paris, Collège philosophique, Centre de documentation universitaire, 1956, p. 5.
- 37 *Ibid.*, p. 19.
- 38 J. S., « La rationalité de la médecine », art. cit., p. 1949.
- 39 *Ibid.*, p. 21.
- 40 Georges Canguilhem, « Le problèmes des régulations dans l'organisme et dans la société », in *Résistance, philosophie biologique et histoire des sciences*, art. cit., pp. 643-672. Des remarques semblables se trouvent aussi dans *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 2009, pp. 124-126.
- 41 J. S., « Une théorie soviétique de l'origine nerveuse des maladies », art. cit., p. 361.
- 42 J. S., « L'idée d'organisme », *op. cit.*, p. 3.
- 43 *Ibid.*, p. 2.
- 44 A. Trucchio, « Le langage esthétique au service de la pratique médicale », art. cit., p. 12.
- 45 Comme en témoignent ses notes de lecture conservées à Berne, il s'intéressait de près aux travaux de von Weizsäcker. La bibliothèque de Starobinski contient plusieurs ouvrages de von Weizsäcker, dont *Der Gestaltkreis* (1940), qui renferme de nombreux passages annotés, et *Der Kranke Mensch* (1951), accompagné de 4 pages de notes manuscrites à la fin.
- 46 J. S., « La Connaissance de la vie », art. cit., p. 784.
- 47 J. S., « L'idée d'organisme », art. cit., p. 9.
- 48 *Ibid.*, p. 19.
- 49 Ernst Kretschmer, « Intervention », in *L'homme devant la science, Textes des Rencontres Internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1952, p. 362.
- 50 Starobinski, « Interventions », art. cit., p. 363-364.
- 51 *Ibid.*, p. 364.
- 52 J. S., « La Connaissance de la vie », art. cit., p. 789.
- 53 *Ibid.*, p. 790.
- 54 J. S., « La Connaissance de la vie », art. cit., p. 1953, p. 782.
- 55 J. S., *Histoire de la médecine*, Genève, Rencontre, Erik Nitsche International, 1961, p. 6.
- 56 Voir J. S., « La rationalité de la médecine », *Schweizerische Medizinische Wochenschrift* n°122, pp. 1948-1951 ; J. S., « Médecine et antimédecine », *Le Genre humain* n°27, 1993, pp. 9-22.
- 57 Starobinski, in Barras *op. cit.*, p. 5.
- 58 Georges Canguilhem, « Antiquité et actualité de l'éthique médicale », in *Histoire des sciences, épistémologie, commémorations, 1966-1995*, tome V, Paris, Vrin, 2018, p. 1016.
- 59 J. S., « On receiving the Merck-Serono Prize », in *The Hudson Review* n°65, 2012, p. 381 [Nous traduisons].
- 60 Vincent Barras, « Jean Starobinski, l'histoire et la médecine », in *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski* n°8, 2015, p. 10.
- 61 Je remercie Anne-France Morand de m'avoir invité à participer au premier colloque en langue française en Amérique du Nord consacré à Jean Starobinski qui s'est tenu à l'Université Laval en novembre 2018. Je remercie chaleureusement Aldo Trucchio pour ses éclairages précieux sur l'œuvre du « Great Old Man » ainsi que Stéphanie Cudré-Mauroux pour son accueil aux Archives littéraires suisses en janvier 2019 et son travail d'édition. Je remercie aussi les archivistes de l'Université Columbia qui m'ont permis de consulter la correspondance de Goldstein avec Canguilhem, Merleau-Ponty et Starobinski, ainsi que Nathalie Quéyroux (CAPHÉS), pour les informations qu'elle m'a communiquées concernant Starobinski et Canguilhem. Enfin, un très grand merci à Alexandre Klein, Philip Knee, Camille Limoges, Anne-France Morand et Aldo Trucchio pour leur relecture du manuscrit.

Les Mots sous les mots, Jean Starobinski et les anagrammes saussuriens

Anne-France Morand
Université Laval



Dans cet article, je me propose de discuter la contribution de Jean Starobinski dans le cadre de ses recherches sur les anagrammes saussuriens¹. Il sera tout d'abord question des études de Jean Starobinski et de son choix de s'occuper des anagrammes², et cela nonobstant la réception plutôt froide des étudiants et critiques du linguiste et le fait que ces recherches n'étaient connues que par un petit nombre de proches de Saussure. Les sources de Jean Starobinski, les manuscrits saussuriens et les matériaux mis à disposition par Léopold Gautier seront ensuite discutés. L'approche adoptée par Starobinski par rapport à la quête anagrammatique constituera la partie finale. Mais auparavant, cette recherche saussurienne mérite d'être présentée.

Les anagrammes représentent, dans la vie du linguiste, d'intenses périodes de travail qui se traduisent par une masse imposante de manuscrits. Selon Starobinski,

« Ferdinand de Saussure a très probablement commencé sa recherche sur les anagrammes en 1906, et l'a poursuivie jusqu'aux premiers mois de 1909. Il y a passé un temps considérable, à en juger par le nombre de cahiers qu'il a consacrés à ce problème³ ». Cette période précède le *Cours de linguistique générale* (1907-1911⁴). Il convient également de signaler que Saussure disposait à ce moment de passablement de temps, puisqu'il avait obtenu un congé qui lui permettait de séjourner à Rome. La quête des anagrammes saussuriens tente de découvrir une règle générale en arrière-fond de la poétique antique : « Saussure [...] formule l'hypothèse selon laquelle le nom du dieu ou du héros chanté [...] se retrouverait dispersé, dans ses éléments phoniques, sur un ou plusieurs vers du poème, ceci selon une loi – tacite ou non – qui ferait de cette dispersion phonique l'un des éléments de base de toute composition poétique⁵ ». Cette règle générale serait consciente et transmise à travers les temps de manière secrète. Fondée sur le son, la présence de l'anagramme n'est pas immédiatement décelable et comporte des inversions de syllabes⁶.

L'origine de l'entreprise dérive d'une recherche sur le mètre saturnien⁷. Tout le processus semble avoir été ponctué, pour Saussure, par des périodes d'enthousiasme et de doute profonds⁸. En outre, le linguiste genevois la tient secrète, en dehors de quelques confidents. Il s'en ouvre à quelques-uns de ses étudiants : Antoine Meillet, Charles Bally et Léopold Gautier. Une carte d'Antoine Meillet, datée du 10 février 1908 et transcrite par Starobinski, livre des anagrammes trouvés au hasard chez Horace⁹. La réaction positive mais prudente de Meillet incite probablement Saussure à rechercher une preuve extérieure en soumettant la vérification à Léopold Gautier. L'abandon du travail entrepris a bien des chances d'être quant à lui la conséquence d'une lettre envoyée au poète Giovanni Pascoli et demeurée sans réponse.

Le choix de Starobinski de consacrer des publications aux anagrammes doit être replacé dans le contexte genevois de ses études. Né en 1920, il fréquente le Collège de Genève (devenu Collège Calvin) de 1932 à 1939, année de sa maturité classique, qui comprenait une formation approfondie en latin et en grec. Starobinski dit de manière répétée combien cette institution l'a nourri intellectuellement. Dans une interview donnée en 2009 lors du 450^e anniversaire du Collège Calvin, il indique que sa formation secondaire et universitaire impliquait une solide formation dans les langues classiques, en allemand et en littérature française, et il nomme quelques maîtres¹⁰. Parmi eux figuraient Edmond Beaujon (1905-1989), professeur de grec, qui avait écrit une thèse sur les héros homériques¹¹, et Albert Béguin (1901-1957)¹², ainsi que des intellectuels qui avaient été fortement influencés par la pensée saussurienne, tel que Robert Godel (1902-1984), qui avait été l'élève de Charles Bally. Quant à Léopold Gautier (1884-1973), il fut directeur du collège jusqu'en 1941.

Jean Starobinski raconte avec émotion sa première rencontre avec Marcel Raymond (1897-1981), lors de la soutenance de thèse d'Albert Béguin en 1937, *L'Âme romantique et le rêve*, alors qu'il était encore élève au

Lots de feuillets manuscrits intitulés « Les anagrammes de Ferdinand de Saussure » (qui deviendront *Les Mots sous les mots*), non datés. On distingue aussi une lettre de A. Meillet adressée à F. de Saussure recopiée par Jean Starobinski

collège¹³. Son plaisir aux cours de Raymond se lit dans une lettre adressée à Davide Bruzese: «Secheyay a été mon professeur de linguistique à l'Université durant l'année 1939-1940. Mais je n'ai pas fait plus que de noter son cours, tandis que je participais beaucoup plus activement aux séminaires de littérature française de Marcel Raymond. Il ne m'est hélas presque rien resté de mes notes du cours de Secheyay (Prêtées à des camarades, perdues¹⁴...)».

Le milieu intellectuel genevois, dans les collèges et à l'université, offrait un accès à l'œuvre de Saussure. Starobinski dans une interview de 1973 répond à une question sur la sémiologie et la linguistique: «Ce sont des vieilles connaissances: Saussure, Hjelmslev, le Cercle de Prague, la stylistique de Charles Bally, autant de «matières» qui étaient au programme de la licence ès lettres en 1942. (Le cours d'Albert Secheyay était excellent.) Les Parisiens ont «découvert» tout cela dans les quinze ou vingt dernières années. Je parle des milieux «littéraires», bien entendu: on y comblait un retard en se croyant «d'avant-garde». Au demeurant, je ne suis ni linguiste, ni sémioticien, ni grammairien. Je me sers de mon mieux, quand je le juge opportun, des outils que ces sciences mettent à ma disposition. J'ai peu de goût pour la concurrence déloyale. Je ne prétends donc rien apporter dans ces domaines¹⁵».

Pour ce qui a trait aux recherches anagrammatiques, il en prit connaissance dans les années 1950: «Je dois en effet à Robert Godel (qui avait été mon maître de latin au Collège de Genève, et dont j'ai eu le plaisir d'être plus tard le collègue à l'Université) le signalement des recherches de Saussure, et l'accès aux manuscrits conservés par notre bibliothèque. Comme plusieurs membres de sa famille, Godel était aussi un excellent musicien¹⁶!». Godel était familier des manuscrits saussuriens, car sa thèse portait sur *Les*

*Sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*¹⁷ et c'est lui qui déposa la collection en 1958 à la Bibliothèque publique et universitaire¹⁸. Il jugeait d'ailleurs ces «recherches singulières» assez négativement et observait que «Les cahiers et les tableaux où il [Saussure] a consigné les résultats de cette longue et stérile enquête forment la partie la plus considérable des manuscrits qu'il a laissés¹⁹». Les opinions négatives étaient d'ailleurs prévalentes: R. Amacker les qualifiait «d'absurde passe-temps²⁰» et M. Wilmet s'exclame: «Tout de même, ces anagrammes ne seraient pas le passe-temps du savant, comme d'autres entretiens des danseuses²¹». Starobinski s'est ainsi intéressé aux anagrammes bien avant le reste de la communauté scientifique et dans un climat plutôt défavorable à ces enquêtes. Godel relèvera, dans son compte rendu du livre de Starobinski, que ce dernier relie les notes saussuriennes par un «commentaire discret et pénétrant». Il conclut: «La publication intégrale des manuscrits, souhaitée par R. Jakobson, serait une entreprise difficile, voire aventureuse. Jean Starobinski a bien fait d'en extraire ce qui paraît être l'essentiel²²».

La recherche de Starobinski se fonde sur les manuscrits de la Bibliothèque, mais également sur des documents qui lui ont été prêtés par Léopold Gautier. Fils de Lucien Gautier (1850-1924), étudiant à Leipzig, au même moment que Saussure, Léopold s'était proposé comme secrétaire du linguiste, comme en témoigne cette lettre du 4 décembre 1907 du père à son fils:

Nous avons dîné samedi, maman et moi, chez les F. de Saussure. J'ai un peu confessé F. de S. sur son travail (dont je t'ai déjà parlé et au sujet duquel je dois te prier de garder le huis clos). Il m'a raconté qu'en étudiant les vers saturniens (dont on possède, je crois, 200 échantillons environ) il y avait trouvé des choses curieuses a/ au point de vue de la métrique b/ en fait d'anagrammes, et qu'ayant voulu vérifier par comparaison ce qui en était, en examinant au même point de vue Virgile et Ovide, il avait trouvé que ces deux poètes présentent les mêmes phénomènes. Je t'avouerai que l'exposé de cette théorie m'a fait froid dans le dos. Évidemment il se peut que ce soit fondé; dans ce cas il est merveilleux que jusqu'ici personne ne s'en soit douté. Mais il se peut aussi que F. de S. soit victime d'une illusion, d'une découverte ou d'une pseudo-découverte très ingénieuse, trop ingénieuse! Je suis naturellement incompétent pour en juger. Il m'a dit aussi avoir soumis la chose à son élève et ami Meillet qui n'a répondu ni oui ni non, et qui semble à la fois intéressé et sceptique. Et F. de S. hésite à produire sa découverte en public, parce qu'il sent qu'elle a encore besoin d'être contrôlée et vérifiée. – Je n'ai naturellement eu aucune occasion de parler à F. de S. de ton idée de lui servir de secrétaire. Le moment ne m'en semble pas être venu maintenant²³.

Cette lettre révèle à la fois le désir de Léopold Gautier de devenir le secrétaire du grand linguiste, mais aussi les réticences de Lucien quant à la théorie de celui-ci. Dans une lettre du 30 janvier 1908, Saussure écrit à Léopold qu'il serait heureux de ses services²⁴; il lui confie du travail de vérification le 28 août, en précisant qu'il pourra acquiescer «un entraînement gymnastique» et indique qu'il est personnellement perplexe sur «ce qu'il faut penser de la réalité ou de la fantasmagorie de l'affaire entière²⁵». Starobinski écrit à ce propos: «[L]e 29 octobre 1908, Saussure priait Léopold Gautier d'interrompre son travail de contrôle: «J'ai trouvé une base toute nouvelle qui, bonne ou mauvaise, permettra en tous cas de faire une contre-épreuve dans un temps minime, et avec des résultats beaucoup plus clairs²⁶».

Par la suite, Saussure et Gautier resteront en contact notamment dans le cadre de la thèse de Léopold Gautier sur *La Langue de Xénophon*, publiée à Genève en 1911²⁷. Grâce à Gautier, Starobinski disposait donc, pour sa recherche, de nombreux documents et lettres prêtés:

Je m'excuse de vous renvoyer si tard les documents de Ferdinand de Saussure que vous m'avez si obligeamment communiqués. J'ai relevé quelques passages du plus grand intérêt. Je souhaiterais pouvoir les utiliser, avec d'autres inédits de la B.P.U. pour une publication complémentaire concernant les anagrammes. M'autorisez-vous à faire état de lettres



Affichette de la rencontre du Cercle d'études à l'Université de Laval, le 16.11.2018.

qui vous ont été adressées ? Il va sans dire que votre nom serait mentionné, puisque vous êtes le destinataire de ces lettres²⁸.

Il le remerciera encore dans une dédicace de l'article de 1967, intitulé « Les mots sous les mots », et dédié à Roman Jakobson :

pour M. Léopold Gautier,
en le remerciant pour ses
précieux documents.

Jean Starobinski
avril 1968²⁹

Il ressort en outre des lettres de Jean Starobinski qu'il a questionné Léopold Gautier sur deux points : quelle était la nouvelle méthode permettant « de faire une contre-épreuve dans un temps minime » et quel élément a finalement décidé Saussure à tout abandonner en matière d'anagramme ? Starobinski n'obtint aucune réponse à la première question. Pour ce qui est de la seconde, il propose une hypothèse. Saussure avait décelé nombre d'anagrammes chez le poète italien Giovanni Pascoli (1855-1912). Or, le fait que le poète était encore vivant offrait un élément de vérification nouveau. « Le 19 mars 1909, Saussure adresse à Pascoli une lettre courtoise et prudente, où il énonce en termes généraux le problème qui le préoccupe³⁰ ». « La réponse de Pascoli, à ce jour, n'a pas été retrouvée dans les archives de F. de Saussure. Cette réponse a été sans doute assez accueillante pour que Saussure s'aventure, le 6 avril 1909, à écrire plus amplement. Mais, à en juger par les termes mêmes de sa lettre, il a dû recevoir d'emblée assez peu d'éléments encourageants³¹ ». De fait, Saussure écrit : « Par avance je crois assez probable, si je puis en juger d'après quelques mots de votre lettre, qu'il doit s'agir de simples coïncidences fortuites³² ». « Giovanni Pascoli laissa cette seconde lettre sans réponse : c'est du moins ce qu'assure aujourd'hui un élève (M. Léopold Gautier) que Saussure avait associé à sa recherche. Le silence du poète italien ayant été interprété comme un signe de désaveu, l'enquête sur les anagrammes fut interrompue³³ ».

Au silence de Pascoli, s'ajoutent probablement des doutes personnels et les réactions des quelques proches mis au courant. Starobinski observe : « Nous en [des recherches sur les *Niebelungen*] avons extrait la plupart des réflexions théoriques de caractère général : elles font saisir l'analogie frappante qui marque les deux recherches où Saussure, à partir de textes poétiques, s'est efforcé d'établir l'intervention de mots, de noms ou de faits antécédents. Il y aurait lieu de se demander si les difficultés rencontrées dans l'exploration de la diachronie longue de la légende, et dans celle de la diachronie courte de la composition anagrammatique, n'ont pas contribué, par réaction, à engager Saussure plus résolument vers l'étude des aspects synchroniques de la langue³⁴ ».

Les recherches anagrammatiques de Starobinski débutèrent dans les années 60 et se poursuivirent de manière intense à la fin de la décennie³⁵. Le livre *Les Mots sous les mots*, paru en 1971 se fonde largement sur cinq articles qui s'échelonnent entre 1964 et 1970³⁶. Il reste plutôt neutre par rapport aux théories de Saussure

qui occupent une grande part du livre. Starobinski pose souvent des questions ou livre des commentaires sous forme d'hypothèse :

Au lieu d'être le motif directeur de la création poétique, l'hypogramme pourrait n'être qu'un fantôme rétrospectif éveillé par le lecteur : ce jeu de patience serait toujours assuré d'être une « réussite³⁷ ».

Et vers la fin de l'ouvrage :

Saussure s'est-il trompé ? S'est-il laissé fasciner par un mirage ? Les anagrammes ressemblent-ils à ces visages qu'on lit dans les taches d'encre ? Mais peut-être la seule erreur de Saussure est-elle d'avoir si nettement posé l'alternative entre « effet de hasard » et « procédé conscient ». En l'occurrence, pourquoi ne pas congédier aussi bien le hasard que la conscience ? Pourquoi ne verrait-on pas dans l'anagramme un aspect du *processus* de la parole, – processus ni purement fortuit ni pleinement conscient ? Pourquoi n'existerait-il pas une itération, une palilalie génératrices qui projetteraient et redoubleraient dans le discours les matériaux d'une première parole à la fois non prononcée et non tue ? Faute d'être une *règle* consciente, l'anagramme peut néanmoins être considérée comme une *régularité* (ou une loi) où l'arbitraire du mot thème se confie à la nécessité d'un processus³⁸.

Dans une lettre adressée à Davide Bruzzese, il précise encore :

Je ne crois pas qu'une règle secrète, mais explicite, transmise de poète à poète ait prescrit la pratique anagrammatique, au point de prendre une valeur « initiatique ». Mais la dynamique implicite de la poésie, – de toute poésie –, solidarise l'aspect phonique des mots, leur rythme, leur « sens » intellectuel et affectif, leur aspect visible s'il s'agit de poésie écrite, et de surcroît la mémoire personnelle et/ou collective qui leur est attachée. Un compétent lecteur doit être capable d'éprouver et de faire partager la perception de cet aspect pluriel du signifiant poétique. Saussure nous a mis génialement sur la voie. Mais sa rigidité de théoricien scrupuleux a entravé le progrès de sa réflexion³⁹...

Même si Starobinski écrit modestement : « je n'ai cependant pas tiré toutes les conséquences dans le domaine théorique, quoique, dans la pratique, j'ai été rendu plus attentif au matériau sonore des textes⁴⁰ », il reste que c'est grâce à lui que le public prit connaissance de cette étonnante quête saussurienne qui enflamma les esprits de Roman Jakobson, Jacques Lacan, Julia Kristeva et Jacques Derrida⁴¹. Par ailleurs, il fut aussi à l'origine d'autres travaux, plus ancrés dans les langues anciennes, comme ceux de Pierre-Yves Testenoire et de Calvert Watkins. Les recherches anagrammatiques ont grâce à Jean Starobinski encore de beaux jours devant elles.

Notes

1 Mes remerciements chaleureux vont à A. Trucchio et S. Cudré-Mauroux, pour leurs relectures, à la BGE, B. Prout et le personnel de la salle des manuscrits à la Bibliothèque de l'ISR et R. Pallotto, aux Archives littéraires

suisses, à A. Hurst et A. Chidichimo, aux participants au colloque de l'ÉAM (2015), dédié aux anagrammes saussuriens, particulièrement à B. Courbon, P. Duffley, A. Fanguet et L. Laliberté-Bouchard.

2 Saussure utilise le masculin pour désigner les anagrammes, ce qui est une manière de signaler qu'il utilise ce terme dans une acception différente du français courant. L'usage varie chez les chercheurs. Voir P.-Y. Testenoire, dans F. de Saussure, *Anagrammes homériques*, Limoges, 2013, p. 35. Starobinski recourt au féminin dans les *Mots sous les mots* et au masculin dans son article, «Lettres et syllabes mobiles. Compléments à la lecture des Cahiers d'anagrammes de Ferdinand de Saussure», *Littérature* 99, 1995, pp. 7-18.

3 J. S., *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, 1971, p. 7. Selon P.-Y. Testenoire, la recherche anagrammatique occupe «près de 3900 feuillets écrits sur les 12'700 que comptent environ le fonds Ferdinand de Saussure de la Bibliothèque de Genève et de la Houghton Library de Harvard». P.-Y. Testenoire, «Saussure et la poétique des langues indo-européennes», dans C. Forel et Th. Robert (éd.), *Saussure. Une source d'inspiration intacte*, Genève, 2017, p. 128, n. 11. D. Bruzzese, dans le même livre, articule le chiffre de 3700, «La recherche anagrammatique de Saussure. Une proposition inédite pour l'étude du langage poétique», p. 189. La variation dans les nombres repose sur l'intégration, ou la non intégration de recherches considérées comme apparentées. Voir aussi R. Jakobson, «La première lettre de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet sur les anagrammes», *L'Homme*, 1971, pp. 15-24.

4 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 9.

5 J. Risset, «Du bon usage de l'énigme: Starobinski et Saussure» dans M. Gagnebin et Ch. Savinel (éd.), *Starobinski en mouvement*, Seyssel, 2001, pp. 309-310.

6 Starobinski observe que la quête anagrammatique inclut une recherche du nom approprié pour désigner le phénomène de l'anagramme, aussi dérivé sous le nom d'hypogramme ou de paragramme; il en va de même du *locus princeps*, mot thème, ou mannequin qui annonce le mot qui sera disloqué. J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit.

7 J. E. Joseph, *Saussure*, Oxford, 2012, pp. 483-491.

8 Cependant, comme me le faisait observer mon collègue B. Courbon, cette attitude hante toute l'œuvre de Saussure et ne saurait être invoquée comme seule cause de l'arrêt des anagrammes.

9 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 157.

10 François Bouchard, Edmond Beaujon, Walter Muller et Robert Junod, Charles Veillon, P. Décaillet et L. Keller, «450^e anniversaire du Collège de Genève. Témoignages d'anciens collégiens», DVD, 2009.

11 E. Beaujon, *Acte et passion du héros: essai sur l'actualité d'Homère*, Boudry, Neuchâtel, 1948.

12 Albert Béguin enseigna au Collège de Genève de 1934 à 1937.

13 J. S., *Notre seul, notre unique jardin*, Genève, 2011, pp. 10-13.

14 D. Bruzzese, «Hommage à Jean Starobinski à l'occasion de son 90^e anniversaire», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 63, 2010, p. 273.

15 J. S., «J'écris pour mieux comprendre et faire mieux comprendre», *Journal de Genève*, 31.3-1.4.1973.

16 D. Bruzzese, «Hommage à Jean Starobinski à l'occasion de son 90^e anniversaire», art. cit., pp. 272-273.

17 R. Godel, *Les Sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, 1957.

18 Voir R. Godel, «Inventaire des manuscrits de F. de Saussure remis à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève», *Cahier Ferdinand de Saussure* 17, 1960, pp. 5-11.

19 *Ibid.*, p. 6.

20 R. Amacker, *Linguistique saussurienne*, Genève, 1975, p. 17.

21 P. Wunderli, *Du mot au texte. Actes du III^e colloque international sur le moyen français*, Tübingen, 1982, p. 288. Testenoire note qu'à l'exception de P. Wunderli, les réactions des Saussuriens oscillent entre silence, scepticisme et mépris. P.-Y. Testenoire, *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*, Limoges, 2013, p. 13.

22 R. Godel, «Jean Starobinski. *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 27, 1970-1972, p. 124 et p. 125.

23 Extrait de lettre de Lucien Gautier à Léopold G. (copié sur une machine à écrire). BGE ms. fr. 1599 / 1, f. 24. Traduite en anglais dans J. E. Joseph, *Saussure*, Oxford, 2012, pp. 524-525.

24 BGE ms. fr. 1599/1, f. 1-2; C. Mejía Quijano, *Une vie en lettres*, Nantes, 2014, pp. 488-489.

25 BGE ms. fr. 1599/1, f. 5-6; C. Mejía Quijano, *Une vie en lettres*, op. cit., pp. 500-501; J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., pp. 138-139.

26 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 138, n. 1; voir BGE ms. fr. 1599/1, f. 10; C. Mejía Quijano, *Une vie en lettres*, op. cit., p. 511.

27 L. Gautier, *La Langue de Xénophon*, Genève, 1911. Saussure figure parmi les professeurs signant l'autorisation d'impression de la thèse.

28 BGE ms. fr. 1599/9, f. 1-1v. 9 juin 1966.

29 BGE ms. fr. 1599/9, f. 3. Dédicace de J. S., «Les mots sous les mots», dans *To honor Roman Jakobson*, La Haye et Paris, 1967, pp. 1906-1917.

30 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 149.

31 *Ibid.*, p. 150.

32 Archives de la Maison Pascoli à Castelvecchio de Barga, carton 45, enveloppe 7. Les deux lettres ont été analysées et transcrites dans G. Nava, «Lettres de Ferdinand de Saussure à Giovanni Pascoli», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 24, 1968, pp. 73-81; elles sont reproduites par C. Mejía Quijano, *Une vie en lettres*, op. cit., pp. 519-522 et en grande partie par J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., pp. 149-151.

33 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 151. J. E. Joseph, *Saussure*, Oxford, 2012, pp. 555-558.

34 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., pp. 8-9.

35 D. Bruzzese, «Hommage à Jean Starobinski à l'occasion de son 90^e anniversaire», art. cit., p. 273.

36 J. S., *Les Mots sous les mots*, op. cit., p. 9.

37 *Ibid.*, p. 138.

38 *Ibid.*, pp. 153-154. Dans cet extrait, Starobinski parle d'anagramme d'abord au masculin, puis au féminin. Voir la note 2 de cet article.

39 D. Bruzzese, «Hommage à Jean Starobinski à l'occasion de son 90^e anniversaire», art. cit., p. 272.

40 *Ibid.*, p. 273.

41 Voir P.-Y. Testenoire, *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*, op. cit., pp. 10-13; p. 13 Testenoire fait état des rumeurs qui circulaient sur l'alcoolisme, la syphilis et la folie du grand savant.

L'essai comme écoute chez Jean Starobinski

François Dumont
Université Laval

Après la parution de *Montaigne en mouvement*, en 1982, Jean Starobinski reçoit le Prix Européen de l'Essai Charles Veillon. À cette occasion, il prononce une allocution, intitulée «Les enjeux de l'essai¹». Le texte de cette conférence a acquis un statut particulier dans le domaine de la poétique de l'essai, comme on peut le constater dans l'ouvrage de synthèse de Pierre Glaudes et Jean-François Louette, par exemple, ou encore dans le récent bilan théorique d'Irène Langlet². Au moment de constituer une anthologie de travaux sur l'essai, en 2003, j'ai inclus ce texte³, car il me semblait apporter une contribution originale aux débats sur le genre. C'est cette originalité que je voudrais tenter ici de dégager, en m'appuyant aussi sur le livre que Starobinski a consacré à Montaigne.

Les poéticiens de l'essai sont unanimes à souligner le statut déterminant de la subjectivité dans ce type de textes. Starobinski le fait lui aussi, en insistant sur la dimension historique de son constat : «il faut que l'importance de l'individu, de la *personne* [...] soit devenue considérable, hors de toute consécration religieuse, historique ou poétique, pour que le premier gentilhomme venu s'avise de nous communiquer ses essais, ses *conditions* et ses *humeurs*⁴». Mais il précise : «Montaigne ne nous offre ni un journal intime, ni une autobiographie. Il se peint [...] par touches dispersées, à l'occasion de questions d'intérêt général⁵». Pour caractériser plus précisément l'écriture de Montaigne, Starobinski insiste par ailleurs tout particulièrement, dans son livre de 1982, sur la notion de «mouvement». Ce terme donne lieu à de riches développements, qui ne concernent pas uniquement Montaigne lui-même, mais aussi le genre qu'il pratique et, plus largement, un aspect fondamental de la condition humaine : «peut-être n'avons-nous rien de plus important à découvrir : notre vrai moi n'est pas la réalité obscure et inconsistante vers laquelle se tend l'effort inachevé de la connaissance, il est cette tension et cet inachèvement mêmes⁶».

Dans une sorte de rêverie étymologique sur le mot «essai», Starobinski fait valoir, en plus des liens avec «examen» et «pesée», les connotations d'«essaim» et d'«essor» :

Essai, connu en français dès le XIII^e siècle, provient du bas latin *exagium*, la balance; essayer dérive d'*exagiare* qui signifie peser. Au voisinage de ce terme on trouve *examen*: aiguille, languette sur le fléau de la balance, par suite, pesée, examen, contrôle. Mais un autre sens d'*examen* désigne l'essaim d'abeilles, la nuée d'oiseaux. L'étymologie commune serait le verbe *exigo*, pousser dehors, chasser, puis exiger⁷.

« Pousser dehors » : cette expression caractérise bien le type de mouvement propre à l'essai que Starobinski cherche à circonscrire. Dans cette perspective, la question de l'origine, si prégnante dans la poétique de l'essai, se double d'une orientation qui ne saurait être limitée à l'intériorité.

En fréquentant longuement Montaigne – les fragments les plus anciens de *Montaigne en mouvement* dateraient de 1954⁸ –, Starobinski déplie cette notion de mouvement. Il évoque d'abord la personnalité de Montaigne : « Malgré certaines déclarations, qu'une interprétation intimiste a par trop privilégiées, Montaigne n'est pas un abstentionniste. Ce petit homme, dont la marche est prompte et ferme, dont l'esprit et le corps ne restent pas aisément en repos, est allé au-devant des

mité ne s'accomplit que par la communication et l'extériorisation ». L'« antagonisme » du monde et son « écoute » seraient nécessaires à la subjectivité « à titre égal », estime-t-il. Il ajoute : « La conscience libre n'est pas une conscience solitaire. Elle s'oppose au monde et elle habite le monde. [...] Montaigne est sans nul doute l'un de ceux, en Occident, qui ont donné corps à l'image de l'existence individuelle. Or, Montaigne nous invite à y prendre garde : l'individu n'entre en possession de lui-même que dans la forme réfléchie de son rapport aux autres¹² ».

L'approche de l'essai par Starobinski a donc ceci d'original qu'elle met en valeur la part de l'altérité, et plus précisément du mouvement vers l'altérité. Cet aspect de sa réflexion tranche avec l'orientation habituelle

des études sur l'essai. En effet, d'ordinaire, c'est non seulement la présence de la subjectivité, mais aussi la mise en avant du moi qui domine dans les propos des poéticiens : l'exposition du « vécu de l'affectivité », chez Lukács ; l'affirmation de la « liberté intellectuelle », chez Adorno ; le recours au « JE non métaphorique », chez Marcel ; la mise en œuvre d'une « rhétorique du moi », chez Angenot ; la « présence du sujet de l'énonciation dans son discours », chez Vigneault¹³. Comme je l'ai déjà noté, Starobinski souligne semblablement l'importance de la « personne » de Montaigne ; mais la prise en compte du mouvement vers l'extériorité le conduit à considérer également la force pour ainsi dire *centrifuge* de l'essai, instaurée par l'écoute, attitude sur laquelle Montaigne insistait beaucoup lui-même, par exemple dans cette célèbre formule, que reprend Starobinski : « La parole est moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute¹⁴ ».

personnes, des charges publiques, des périls ». Il en aurait été de l'écrivain comme de l'homme : « Quelle extraversion, de fait, chez cet écrivain qui voudra d'autre part se peindre lui-même ! Il ne cessa de garder les yeux ouverts sur les désordres du monde⁹ ». Au bout du compte, l'essayiste « se définit indirectement, comme en s'oubliant », car « [d]ans l'essai selon Montaigne, l'exercice de la réflexion interne est inséparable de l'inspection de la réalité extérieure¹⁰ ». Le mouvement fondamental de l'essai, aller-retour entre intériorité et extériorité, conduirait donc à une métamorphose de la subjectivité par l'attention, une nouvelle subjectivité émergeant paradoxalement de l'« oubli » de soi.

Starobinski précise que cette découverte, chez Montaigne, aurait été faite par étapes : d'abord, la « dépendance subie » ; ensuite, la « volonté d'indépendance et de réappropriation » ; enfin, « l'interdépendance acceptée¹¹ ». C'est la dernière étape qui manifesterait le pouvoir de l'écoute et, par là, le plein épanouissement de la forme de l'essai, comme le souligne Starobinski à la fin de *Montaigne en mouvement* : « L'« intimité [...] prend tout son prix par le rapport complexe qu'elle entretient avec le domaine extérieur [...]. [S]a propre valeur d'inti-

Les propos de Starobinski sur l'essai sont tellement liés à son étude de Montaigne qu'on peut se demander si la portée de ses remarques dépasse le cas un peu intimidant de l'auteur des *Essais*. Cette question, Starobinski la pose en soulevant son propre cas, et estime qu'il n'aura été essayiste qu'« indirectement », au regard de Montaigne, compte tenu de l'importance des savoirs de type scientifique auxquels il souscrit et qui impliquent l'objectivité. Il observe par ailleurs chez ses contemporains, de façon générale, « une moindre vitalité, un moindre goût de l'invention polyphonique, une moindre hardiesse dans la palette des métaphores, un goût plus contraignant de l'ordre et de l'unité intellectuels¹⁵ ». Mais il ne renonce pas à une représentation contemporaine « idéale » de l'essai, qui tiendrait compte de la distance qui nous sépare de Montaigne : l'essai, écrit-il, « devrait être, à la fois, compréhension du langage de l'autre, et invention d'un langage propre ; écoute d'un sens communiqué, et création de relations inattendues au cœur du présent¹⁶ ».

L'écriture de *Montaigne en mouvement* est marquée par la leçon de Montaigne, surtout par la façon dont la subjectivité se transforme par l'écoute. L'idée du



Exemplaire sur vélin d'époque des *Essais* de Montaigne de 1608, la première édition ornée du portrait de Montaigne (gravure de Thomas de Leu). Ce volume a été offert à Jean Starobinski par Edwin Engelberts le 19.03.1988 qui écrit que sa « place est dans [la] bibliothèque [de J. S.] et non la [sienne] ». Le volume est accompagné de la notice du libraire, (le prix a été découpé) avec cette note : « Pour la Bibliothèque de Monsieur Jean Starobinski / Avec mon admiration et mon amitié / E Egenberts ».

mouvement qui fonde la lecture de Starobinski est d'ailleurs attribuée à Montaigne lui-même, dont le critique cite d'abord cette sentence : « Tout mouvement nous découvre », avant d'inciter son lecteur à s'imprégner de la « vitalité corporelle » de l'auteur des *Essais* :

Qui veut découvrir Montaigne doit écouter son conseil et considérer son mouvement. Lire une page des *Essais*, c'est faire, au contact d'un langage prodigieusement actif, toute une série de gestes mentaux qui transmettent à notre corps une impression de souplesse et d'énergie. Le plus intime de Montaigne se manifeste dans cette vitalité corporelle si puissamment communicative¹⁷.

Dans le même registre admiratif, il évoque un peu plus loin le « foisonnement d'images dynamiques qui développent les figures opposées de la passivité et de la tension active, dans un espace magnifiquement suscité et peuplé par le langage¹⁸ ». Revenant plus loin sur le statut de la contradiction chez Montaigne, Starobinski écrit : « nous recevons une confiance non moins sincère quand il décrit son âme <non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction, et de feste > ». À partir de ce « nous » recevant le texte de Montaigne comme une « confiance », le critique passe au « moi », puis à l'ensemble des « consciences humaines » :

par-delà l'idée de l'être qui nous manque et du paraître qui nous trompe, par-delà l'idée du rien de l'homme et de la vanité de la vie, la simple existence qui nous est rendue, le corps périssable qui est le nôtre deviennent le lieu où se révèle une vérité ; ma vérité, humble, mais absolue ; unique, mais soutenue par l'universelle nature ; incommunicable, mais complice de toutes les consciences humaines¹⁹.

Le texte de Starobinski part ainsi de l'écoute empathique du texte, en considérant la « vitalité corporelle » qui s'y manifeste, pour accueillir les contradictions du discours de Montaigne, par un « nous » qui se transforme en moi s'élargissant jusqu'à « l'humaine condition ». Ici, la conscience devient non plus le siège d'une singularité, mais un domaine partagé que l'écoute permet de découvrir et d'explorer.

L'exemple de Starobinski montre que la critique peut manifester l'esprit de l'essai. Starobinski évoquait d'ailleurs déjà, dans le premier volume de *L'Œil vivant*, en 1961, la notion de mouvement, dans la description qu'il faisait de la véritable critique : « un regard qui sait exiger tour à tour le surplomb et l'intimité, sachant par avance que la vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre tentative, mais dans le mouvement qui va inlassablement de l'une à l'autre²⁰ ». Cette conception de la critique rejoint ainsi le caractère mobile de l'écriture de l'essai. Par ailleurs, ce regard critique idéal correspond aussi à l'écoute : sans être de l'ordre de l'identification, estime Starobinski, il doit toutefois se fonder sur une « intimité ».

Le genre de la critique reste bien sûr celui qui peut le mieux rendre compte de l'écriture de Starobinski. Il a d'ailleurs davantage réfléchi aux enjeux de la critique qu'à la nature de l'essai. Mais comme le mot « essai », le mot « critique » recouvre un champ très large, et il

me semble que dans les deux cas, c'est la dimension littéraire qui reste à préciser. La part de la subjectivité est certainement déterminante pour distinguer les critiques écrivains, comme Starobinski, Richard ou Barthes, de ceux que celui-ci appelait les « écrivains ». *A priori*, la part de l'écoute semble acquise d'emblée chez un critique, mais selon Starobinski, elle doit se manifester dans le présent de l'écriture. Il estime en effet que la méthode n'est pas un préalable, mais qu'elle « escorte le travail critique, l'éclaire obliquement, *s'instruit par lui* ». Le « *trajet critique* » – pour citer une formule à laquelle il dit tenir tout particulièrement –, qui irait « [d']un accueil naïf à une compréhension englobante », repose ainsi sur l'écoute d'une voix. En effet, sans nier l'apport des perspectives structuralistes, Starobinski veut considérer l'œuvre comme une parole : « Quand bien même je sais ne pouvoir atteindre l'auteur antérieur à son œuvre, j'ai le droit et le devoir d'interroger l'auteur *dans* son œuvre en demandant : *qui parle* ? Et je dois aussitôt me demander vers quel destinataire – réel, imaginaire, collectif, unique, absent – se dirige cette parole : *à qui ou devant qui est-il parlé* ? Et à travers quelle distance ? En dépit de quels obstacles ? Par quels moyens²¹ ? »

Ces questions orientent une écoute à la fois sensible et raisonnée, moins intime et plus systématique que celle de Montaigne, sans doute, mais qui est du même ordre, me semble-t-il : l'ordre de la littérature, qui se distinguerait par là de la masse de la prose d'idées. Cette dimension littéraire, dans la perspective de Starobinski, résulterait avant tout de l'*attitude* d'un sujet, attentif à l'autre « moitié » de la parole.

Notes

- 1 J. S., « Les enjeux de l'essai », in Jean Starobinski, *lauréat du Prix Européen de l'Essai Charles Veillon 1982*, Bussigny, Fondation Charles Veillon, 1983, pp. 11-21 (une reproduction de cette plaquette figure sur le site *Fondation-Veillon.ch*). Une version légèrement remaniée (la plus souvent citée) est parue sous le titre « Peut-on définir l'essai ? », in *Pour un temps / Jean Starobinski*, Paris, Centre Georges-Pompidou, « Cahiers Pour un temps », 1985, pp. 185-196.
- 2 Voir Pierre Glaudes et Jean-François Louette, *L'Essai*, Paris, Armand Colin, « Lettres SUP », 1999, et Irène Langlet, *L'Abeille et la balance. Penser l'essai*, Paris, Classiques Garnier, « Théorie de la littérature », 2015.
- 3 François Dumont, *Approches de l'essai. Anthologie* [textes de Georg Lukács, Theodor Adorno, Jean Marcel, Jean Terrasse, Marc Angenot, André Belleau, Jean Starobinski, Robert Lane Kauffmann, Robert Vigneault et Irène Langlet], Québec, Nota bene, « Visées critiques », 2003.
- 4 J. S., « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 14. C'est l'auteur qui souligne.
- 5 *Ibid.*, p. 17.
- 6 J. S., *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1993 [1982], p. 429.
- 7 J. S., « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 11.
- 8 Voir Irène Langlet, *L'Abeille et la balance*, *op. cit.*, p. 16.
- 9 J. S., « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 15.
- 10 *Ibid.*, p. 17.
- 11 *Ibid.*, p. 18. Dans *Montaigne en mouvement* (*op. cit.*, p. 467), Starobinski parle aussi d'« obligation mutuelle » pour caractériser l'aboutissement de ce qui apparaît comme une dialectique.
- 12 J. S., *Montaigne en mouvement*, *op. cit.*, p. 577.
- 13 François Dumont, *Approches de l'essai*, *op. cit.*, p. 26, 50, 138, 233 et 318.
- 14 Michel de Montaigne, « De l'expérience », cité dans « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 18. Soulignons que le premier segment de cette phrase a été retenu comme titre pour un livre d'entretiens de Starobinski avec Gérard Macé : *La Parole est moitié à celui qui parle...*, Genève, La Dogana, 2009.
- 15 J. S., « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 20. Dans son allocution, Starobinski reste discret sur ses réserves au sujet de la pratique contemporaine de l'essai. Il les avait développées quelques années auparavant dans sa contribution à l'ouvrage collectif *Faire de l'histoire. Nouvelles approches* (sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1974). Après avoir dénoncé le « bavardage qui prétend imposer ses intuitions de but en blanc, sans égards pour la recherche patiente qui fait droit, elle, à toute la complexité de l'objet », Starobinski distingue toutefois cette attitude de l'approche « parfaitement libre » de Montaigne (p. 173).
- 16 J. S., « Les enjeux de l'essai », *op. cit.*, p. 21.
- 17 J. S., *Montaigne en mouvement*, *op. cit.*, p. 420.
- 18 *Ibid.*, p. 430.
- 19 *Ibid.*, pp. 456-457.
- 20 J. S., *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1961, p. 27.
- 21 J. S., *L'Œil vivant II. La relation critique*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1970, pp. 11, 13, 15 et 23-24. C'est l'auteur qui souligne.

Starobinski traducteur ?

Léonard Zumstein
Université de Genève

Le soir, avant
le sommeil, je choisis
une activité ; un livre,
un recueil de poésie,
un roman, de l'algèbre,
Sophocle, du piano, ...
j'ai le choix
devant moi.

Les archives de Jean Starobinski font mesurer ce que sa bibliographie vertigineuse fait pressentir: le travail « configura » sa vie; elle fut tout le contraire du désœuvrement. Pour cet « éternel étudiant », la tâche a importé de bonne heure, pouvant presque nous laisser croire

qu'elle ne s'épuiserait jamais... Les années de scolarité (qui, d'ordinaire, font passer les résultats de l'étude sous le contrôle de « tiers lecteurs », parfois indésirables) se sont doublées précocement, chez lui, de chantiers personnels variés, dérobés à la surveillance extérieure et servant la satisfaction d'une curiosité d'abord seulement privée; de plus, ils retardaient com-

modément le stade annoncé de la spécialisation, subordonnant la décision à la suggestion du seul « moment venu ». Dans le brouillon d'une lettre à un mystérieux « cher ami », Jean, collègue de quinze ans, écrit: « Le soir, avant le sommeil, je choisis une activité; un livre, un recueil de poésie, un roman, de l'algèbre, Sophocle, du piano, ... j'ai le choix devant moi »¹. Les supports matériels de ces travaux sont variés (encarts publicitaires de médicaments, enveloppes affranchies, brimborions volants, carnets, cahiers, manuscrits, dactylographies annotées, épreuves révisées); ils sont les symboles émouvants de ce *travail* dont Starobinski sut faire une vertu réelle et dont il rappelait savamment une des étymologies dans une interview accordée peu après la mort de Nicolas Bouvier².

Le présent article se propose de fixer et de décrire une phase de ce travail: il fait passer au fort grossissement la traduction que Starobinski a donnée de *La Colonie pénitentiaire* de Franz Kafka³, récit trompeusement simple d'une exécution aberrante, et en dégage une tendance prépondérante au moyen de la traductologie développée par Antoine Berman dans *La Traduction et la lettre*⁴. Le texte qui ressaisit cet examen est technique, avant tout; il ne ressortit ni à la « critique thématique », ni à la génétique des textes, pourtant de conception plus récente; et s'il se risque en effet à une étiologie des « faits de traduction » observables, il ne cherche pas à les rapporter au « substrat idéologique profond » de l'œuvre de Kafka: au plus, il plante un jalon (qui relaie aussi un appel à la réponse, ou à la touche) sur la carte générale de la stylistique des textes de Jean Starobinski.

La sûreté souveraine de la « main » de Starobinski dans la préface dont il fait *précéder*, geste révélateur, sa

traduction ne doit pas laisser supposer que le labeur a manqué: les problèmes que la traduction lui posait ont requis toute son attention, avant même qu'un devoir historique vienne les redoubler. Se donner pour tâche personnelle de préparer une traduction de Kafka, c'était prendre, à son échelle, le parti édifiant de l'esprit dans un monde ruiné; pour l'apprenti médecin, c'était tout autant faire l'épreuve interne de la séparation. Les quelques notations diaristes que le cahier de traduction relègue en appendice décrivent, en effet, selon les termes exprès de la dramaturgie kafkaïenne la situation de la conscience « traduisante »:

Journées qui passent sans que ce travail avance.

Je lutte maintenant pour passer des examens dont la « matière » est absurde. Ce qui est absurde ici, ce n'est pas la science, mais la manière de l'utiliser comme obstacle. [...]

J'ai oublié mes intérêts essentiels. Ce désintérêt de l'essentiel, salut ou création, fait sans doute partie du plan d'études universitaires (inconsciemment, l'accumulation des nomenclatures représente une fuite de soi-même, le contraire exactement d'une appropriation de soi-même et du monde... Ce que j'apprends ici et ce que je suis spontanément sont incompatibles.

L'entreprise a pourtant été menée à chef, malgré l'inquiétude qui l'accompagnait; mais comment évaluer son résultat? C'est là que l'apport de la traductologie de Berman peut nous aider. Selon ce dernier, toute traduction procède d'un « système de déformation de la lettre »⁵, condition indépassable de son apparition. Berman discerne deux modes de traduction opposés, auxquels deux traditions du « traduire » correspondent: l'un par qui l'étrangeté du texte original s'ameuise, et l'autre qui s'efforce de préserver l'authenticité de la lettre dans toute sa « physique » (assonances, allitérations, etc.). Berman se rallie résolument à la seconde tradition et énumère les traits les plus saillants de la première, à savoir ce par quoi une traduction se voue au seul esprit du texte d'origine, se désintéressant de sa matérialité poétique. La distinction que Berman opère nous permet, avec profit, de situer la traduction de Starobinski.

La notion de « supplément nominal », que cet article « invente » pour ses propres besoins, regroupe certains phénomènes discrets et les « fait parler » en isolant leurs propriétés communes. Le supplément nominal désigne une opération caractéristique supposant une présence de l'esprit sur la lettre, à savoir ici: l'insertion de multiples noms qui ont paru manquer à la « texture

de l'original⁶ », à laquelle ils viennent suppléer et que désormais ils « dépassent⁷ », suscités par les interventions ponctuelles de la personne qui traduit. Assurément, ce classement gagnerait en finesse par des nuances bienvenues, et il aurait été opportun, par exemple, de faire mention de la classe grammaticale de départ ou même de la chronologie génétique (notes préliminaires, cahiers de traduction, épreuves corrigées) des « incisives ». Les exemples auraient dû ainsi être multipliés; mais il a fallu faire un tri, et seuls les plus décisifs d'entre eux ont été retenus pour la démonstration: nous en présentons huit.

L'officier chargé de la procédure de justice justifie laconiquement le port de l'uniforme militaire sous les tropiques: «[...] wir wollen nicht die Heimat verlieren⁸ ». Starobinski constate apparemment un manque, qu'il répare bientôt en choisissant la leçon suivante: « nous ne voulons pas perdre ^{nos attaches avec} la patrie⁹ ».

Un peu plus loin, l'officier tâche de symboliser, d'un geste des deux mains, le sens de l'écoulement des canaux de vidange de la machine, «[...] um es möglichst anschaulich zu machen¹⁰ »; à une première proposition raturée, le cahier de traduction substitue une seconde, que les épreuves garderont telle quelle:

Comme pour représenter parfaitement la chose en donner une *image* concrète¹¹ [...].

S'occupant ensuite de derniers réglages mécaniques, le militaire s'agenouille devant l'appareil, et le voyageur le trouve « bald unter den tief in die Erde eingebauten Apparat kroch¹² ». Dans un premier temps, Starobinski préserve autant que possible le « titrage » de la phrase originale (adverbe, groupe prépositionnel, participe passé); mais il se ravise, en insérant un substantif (qui appartient au lexique de la géométrie): « ~~qui était profondément construit~~ dont la base s'enfonçait profondément dans la terre¹³ ».

Dans l'exemple suivant, c'est de nouveau à un terme de géométrie que Starobinski fait appel pour traduire un adverbe, « seitlich », et deux prépositions complémentaires, « auf » et « ab »; il leur substitue une périphrase, excédant de beaucoup la phrase ramassée de Kafka. Là où ce dernier décrit le tremblement général de la machine avec les mots les plus ordinaires – « [es] zittert in winzigen, sehr schnellen Zuckungen gleichzeitig seitlich, wie auch auf und ab »¹⁴ –, Starobinski développe à grands frais une seconde phrase non-indépendante, qu'un point-virgule exile et rapatrie tout à la fois:

tremble en une *série* de secousses ~~petites~~ ^{très brèves (im-} ~~perceptibles)~~ mais rapides; ^{les secousses sont dirigées} en même temps dans le *sens* de la *hauteur* et dans le *sens* latéral¹⁵.

La machine se prête à des descriptions fragmentaires que le narrateur confie le soin au lecteur de combiner; aussi l'original signale-t-il à plusieurs reprises le verre (« das Glas ») entré dans la composition de telle partie du dispositif d'exécution: un verre que Starobinski fait précéder systématiquement d'un substantif susceptible d'acclimater, pour ainsi dire, la relative étrangeté de ses mentions.

Er [le condamné] hatte den verschlafenen Soldaten an der Kette ein wenig vorgezerrt und sich auch über das Glas gebeugt¹⁶.

Il avait un peu ~~tiré en avant~~ ^{entraîné} le soldat endormi, et il s'était aussi penché sur ~~le~~ ^{l'instrument de} verre¹⁷.

Er [le condamné] beugte sich hierhin und dorthin. Immer wieder lief er mit den Augen das Glas ab¹⁸.

Il se penchait dans un sens et dans l'autre. ~~Il~~ ^{Son regard} parcourait sans cesse ~~l'étendue du verre~~ ^{tout le grand objet de verre}¹⁹.

Il se penchait dans un sens et dans l'autre. Son regard parcourait sans cesse tout le grand instrument de verre²⁰.

Et quand l'officier, soucieux de gagner l'assentiment du voyageur, mentionne que «[...] nun kann jeder durch das Glas sehen, wie sich die Inschrift im Körper vollzieht²¹ », Starobinski fait appel aux ressources d'un nom à forte valence, que ses travaux ultérieurs ont promu au rang d'emblème thématique et philosophique:

Et maintenant, ~~à travers le~~ ^{grâce à la transparence du} verre, chacun peut voir comment l'incision s'inscrit sur le corps²².

À titre de dernière illustration (et sans doute la plus significative), il faut citer intégralement la description que le récit fait des chaînes dont le condamné est entravé. L'architecture de la remarquable « période » originale laisse imaginer le « coût » que la traduction de subordinées relatives enchâssées entraînera:

[...] und ein Soldat zugegen, *der* die schwere Kette hielt, *in welche* die kleinen Ketten ausliefen, *mit denen* der Verurteilte an den Fuß- und Handknöcheln sowie am Hals gefesselt war und *die* auch untereinander durch Verbindungsketten zusammenhingen²³.

Les nombreuses ratures que le cahier de traduction montre en cet endroit attestent autant les problèmes « traductologiques » que le texte d'origine formulait que l'attention prêtée par Starobinski à la lisibilité de sa version: mais alors, est-ce encore traduction, ou déjà réécriture?

[...] et ~~en plus~~ il y avait encore un soldat, qui tenait la lourde chaîne ~~d'où se rattachaient~~ venait se fixer les petites chaînes qui liaient le condamné aux chevilles, aux poignets, ~~ainsi qu'~~ et encore au cou; ~~et qui~~ ces petites chaînes étaient ~~tenues~~ reliées ensemble par un *système* de chaînes ~~intermédiaires~~ de raccord²⁴.

Les épreuves marquent une pause encore plus nette en substituant un point au point-virgule du cahier de traduction:

Ces petites chaînes étaient reliées entre elles par un *système* de chaînes de raccord²⁵.

Là encore, il est intéressant de constater que Starobinski recourt à un nom, « système », que son œuvre ultérieure portera souvent dans en filigrane ; Starobinski y réfléchira en maints endroits, le commentant lors du tricentenaire de Rousseau²⁶.

L'« analytique des traductions » posée par Berman trouverait assurément à redire à l'arbitraire que Starobinski paraît s'autoriser ; elle le conceptualise, même : c'est la « rationalisation », qui dénature les « structures syntaxiques de l'original » et sa « ponctuation ». Elle opère une désintégration à inscrire au passif du traducteur, agent involontaire de la déperdition de la teneur primordiale et de sa vérité poétique : elle « fait passer l'original du concret à l'abstrait, pas seulement en réordonnant linéairement la structure syntaxique, mais, par exemple, en traduisant les verbes par des substantifs, en choisissant, de deux substantifs, le plus général, etc.²⁷ ».

La « mise en accusation » de la traduction de Starobinski par le truchement de la terminologie formulée par Berman n'est pourtant pas satisfaisante : sa « courte vue » de principe disqualifie rapidement tout ce qui se présenterait pour la contredire ou la nuancer. Que la lisibilité de sa traduction ait trop prévalu pour Starobinski est évident, et les corrections apportées aux épreuves, « au seul profit du sens et de la belle forme²⁸ », le prouvent. En revanche, il faudrait citer tout ce qui, dans la traduction de Starobinski, échappe résolument à la rhétoricité classique démantelée par Berman : avant tout, la notable considération accordée aux « réseaux signifiants sous-jacents²⁹ » et aux « systématismes³⁰ ».

À quoi donc rapporter les faits constatés pour les comprendre ? Ce recours si décidé au « colmatage » nominal dérive en droit fil de la curiosité philologique foncière de Jean Starobinski, tôt alimentée par une importante culture classique, ce que la suite du brouillon de la lettre inédite à son « ami » atteste :

Il y a foule de choses à voir dans les rues d'une ville. Récemment, comme je parcourais les artères commerciales de Genève, je me suis attardé devant une librairie (quoi d'ailleurs de plus naturel !) Entre maints bouquins de philosophie et psychologie, je remarquai : « La Crise de l'Adolescence. »

Je continuai mon chemin, rêveur. Je pensais non pas aux questions très vraisemblablement posées par l'auteur : sexuelles et autres (dont je me fouts franchement) mais à une simple étymologie : CRISE. Je pensais au grec *κρίσις* (excuse cette vanité d'helléniste !). Combien plus vraisemblable me semblait le sens originel et grec du mot : décision. Toute crise réelle comporte une décision. Et c'est la décision surtout qui importe.

Ce mot m'aiguilla vers des réflexions. Ces lignes n'en donnent que quelques aperçus furtifs³¹.

Cette petite scène sert de prétexte à une réflexion sur la spécialisation et le risque d'appauvrissement qu'elle fait courir à la « conscience polymathique » ; elle atteste surtout que, chez Starobinski, rêverie et pensée réflexive prennent spontanément leur essor de l'apparition inattendue de certains mots tenus

pour indices prépondérants (c'est précisément la « cause dynamique » d'un ouvrage comme *Action et Réaction*). Et les noms remplissent, le plus souvent, un rôle « résumatif » ; ils sont capables, parfois tant bien que mal, de condenser ce que telle syntaxe prend soin de distribuer, en substituant à son extension une intensité sémantique contraignante, par leur pente à faire image (ou écran, parfois) : ces conditions posées, n'était-il donc pas inévitable que le « traduire » (qui est aussi activité imaginante) introduisît des substantifs, sciemment ou non ?

Notre enquête a donc fourni des preuves matérielles de la tendance prononcée de Jean Starobinski à la « rationalisation ». Elle nuance aussitôt ce constat, en posant la dualité de sa situation intellectuelle : certes, il « rationalise » sa traduction en y introduisant une « conceptualité » issue de son érudition philologique et de sa pratique de la critique universitaire ; pourtant, ce sont ces dernières qui, par la fécondante attention qu'elles lui font porter aux mots (et qui s'apparente à celle qu'il étudiera dans *Les Mots sous les mots*), se chargent de « repoétiser » sa traduction, en y restaurant certains des « systématismes » dont Berman contestait la dislocation. Starobinski, traducteur ? Sans aucun doute, mais chargé du *préalable* de la philologie et de la critique.

Notes

- 1 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, brouillon non signé d'une lettre datée du 15 avril 1935 et adressée à un ami non nommé.
- 2 Entretien avec Isabelle Rûf, en collaboration avec la Radio Suisse Romande, 1998, repris dans l'ouvrage collectif *Entretiens avec et autour de Nicolas Bouvier : Le Vent des routes*, Genève, Éditions Zoé, 2005, disque 2, piste 16 : « Bien sûr, ça fait penser que, tout d'abord, il y a une rudesse du voyage qui est la même que la rudesse du travail manuel. Je crois que le latin *tripalium* signifiait le joug auquel on soumet les animaux de labour ».
- 3 Franz Kafka, « In der Strafkolonie », in *Das Urteil*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 2016, pp. 129-165.
- 4 Antoine Berman, *La Traduction et la lettre ou l'Auberge du lointain*, Paris, Le Seuil, « L'ordre philosophique », 1999.
- 5 A. Berman, *op. cit.*, p. 49.
- 6 A. Berman, *op. cit.*, p. 40.
- 7 *Idem*.
- 8 F. Kafka, *op. cit.*, p. 132.
- 9 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 10 F. Kafka, *op. cit.*, p. 140.
- 11 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 12 F. Kafka, *op. cit.*, p. 131.
- 13 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 14 F. Kafka, *op. cit.*, p. 135.
- 15 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 16 F. Kafka, *op. cit.*, p. 141.
- 17 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 18 F. Kafka, *op. cit.*, p. 141.
- 19 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 20 Archives littéraires suisses, Fonds Jean Starobinski, épreuves annotées non datées, page 87, (nous soulignons).
- 21 F. Kafka, *op. cit.*, p. 140.
- 22 Épreuves annotées non datées, page 85 (nous soulignons).
- 23 F. Kafka, *op. cit.*, p. 131 (nous soulignons).
- 24 Cahier de traduction non paginé, octobre 1943 (nous soulignons).
- 25 Épreuves annotées non datées, page 71 (nous soulignons).
- 26 Jean Starobinski, « Un bouquet pour Jean-Jacques Rousseau », *Le Temps*, tirage du 28 juin 2012 : « [...] dans le vocabulaire de l'époque, le système, au sens premier du terme, c'était non pas un échafaudage intellectuel, mais, plus largement, ce qui tient ensemble, dans quelque domaine que ce soit ».
- 27 A. Berman, *op. cit.*, pp. 53-54.
- 28 A. Berman, *op. cit.*, p. 52.
- 29 Dans son cahier de traduction, Starobinski consigne les occurrences de dérivation du mot *Teil* (*verurteilen*, *Urteil*, *Beteiligung*, etc.), révélatrices du lexique judiciaire de Kafka ; il fait encore rimer les dons de « dessinateur » (cahier de traduction) de l'ancien Commandant avec la pièce maîtresse de sa machine, le *Zeichner*, traduit par le mot « dessinateur », et non par « traceuse », comme le fera Lortholary dans sa traduction.
- 30 Se ravisant à la lecture des épreuves, Starobinski systématise les termes de « peine », « arrêt » et « jugement », en traduisant uniformément le mot *Strafe* par « sentence » ; à propos des *natürlich* très fréquents, il note, en marge du cahier de traduction : « alors que rien n'est naturel ».
- 31 Brouillon non signé d'une lettre datée du 15 avril 1935, *op. cit.*

1944

Florent Egger, avec
Stéphanie Cudré-Mauroux,
ALS

12 janvier 1944: Walter Egloff, éditeur à la L.U.F. (Librairie de l'Université de Fribourg) envoie à Jean Starobinski «[...] 5 exemplaires supplémentaires de [son] *Stendhal* pour être remis en hommage à des professeurs de l'Université de Genève.» (L.dact.s.).

4 mars 1944: Une amie de J. S., Gilberte, lui écrit de Wengen: «Il faudrait que vous puissiez quitter un instant ces méchants livres qui vous donnent mal à la tête, et venir.»

Printemps 1944: Recension de *Cantos* de Pierre Emmanuel dans *Suisse contemporaine*, à Lausanne (n° 10, 1944, pp. 1050-1056).

4 avril 1944: par une l.dact.s. de Richard Heyd (Éditions Ides et Calendes à Neuchâtel), on apprend que Pierre Emmanuel «demande qu'un exemplaire des CANTOS soit adressé aux personnes suivantes: l'abbé Journet, le P. de Menasce, Benvenist (*sic*) (a.b.s. du P. de Menasce), Balthus, Anthonioz, Daniel Simond, Gustave Roud, Auberjonois, Bovard, Georges Nicole, Cattini (*sic*), Ed. Gilliard, Descoullayes, Mavromichalis, Courthion, Madame Eggiman.» J. S. publie justement une recension de *Lancelot* de Constantin Mavromichalis dans *Suisse contemporaine* (n° 2, 1944, pp. 169-171).

25 avril 1944: J. S. réussit la première partie de l'Examen de Baccalauréat ès sciences médicales de la Faculté de médecine de Genève avec 5,5 de moyenne.

25 mai 1944: L.dact.s. de Pierre Bungener, Genève: «[...] l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Genève a décidé la publication d'un journal-revue et m'a prié d'en prendre la rédaction. [...] pour donner d'emblée au journal le caractère d'intérêt que je lui voudrais, j'ai pensé à y faire figurer une chronique de la poésie, des essais, etc. Vous êtes certainement une des meilleures plumes que l'on puisse trouver pour traiter pareil sujet [...]». J. S. y répond favorablement, avec un article intitulé «Attente de la poésie» paru dans la rubrique «Les idées, les arts, les livres» (*Feuillets universitaires*, Revue officielle de l'Association générale des Étudiants de l'Université de Genève, n° 1, juin 1944, pp. 15 à 18).

26 juin 1944: L.a.s. de Gustave Roud, Carrouge: «J'aurais aimé vous remercier de vive voix pour l'obligeance que vous aviez mise à me faire l'envoi des <Cantos> d'Emmanuel – et parler avec vous de ces poèmes qui me semblent être un des <moments> les plus émouvants de l'œuvre d'E., à la fois libres et denses, et d'un rapport si juste entre les silences et la voix.» (© Association des Amis de Gustave Roud.)

26 juin 1944: Lucien Goldmann annonce à J. S. sa prochaine visite: «vers le 17 ou le 18 juillet. Y serez-vous?»

30 juin 1944: L.a.s. de Gianfranco Contini: «Comme tout italien qui se respecte [...], j'ai ressenti comme [abri] la séduction de Stendhal. Cependant, je l'ai détesté dans une phase ultérieure, mû que j'étais par la haine de son type d'italien, virtuose de la fourberie.»

10 juillet 1944: L.a.s. de Franco Lattes Fortini, Arbeitslager Birmensdorf – Zürich: «La guerre se raidit sur les collines de ma Toscane. Chaque jour c'est quelque chose de merveilleux et d'absolu, quelque partie nécessaire – un village, des vignobles, des églises qu'on détruit, des amis qu'on fusille – qui meurt. Il y a quelques jours, les Boches ont massacré la population d'un village placé sur une colline près de Cecina. J'y étais, il y a juste un an, avec mes soldats, boire le vin âpre de la Maremma, rigoler avec les villageoises; j'ai retrouvé dans la mémoire tous ces visages.»

21 juillet 1944: L.dact.s. de Lucien de Dardel: «M. Albert Béguin, que je viens de rencontrer, m'a dit que vous travailliez actuellement à une traduction du <Journal> de Kafka et m'a suggéré l'idée de vous demander un fragment de cette traduction pour un des premiers nos de l'hebdomadaire dont je m'occupe désormais et qui paraîtra sous le titre de <Servir> dès le 7 septembre prochain. Qu'en pensez-vous?». La traduction de *La Colonie pénitentiaire (nouvelles suivies d'un Journal intime)* de Kafka paraîtra à la L.U.F. en 1945, avec une préface intitulée «Figures de Franz Kafka».

14 août 1944: L.a.s. du résistant juif Arnold Mandel (1913-1987), arrêté au moment de son passage en Suisse, puis interné lui aussi (voir plus haut Fortini) dans un camp de réfugiés: «Mon cher Starobinski, Je vous envoie sous cette enveloppe: 1° *Chair à Destin*, allégé de 2 textes trop politiques pour *Lettres*. Le reste est dans le même ordre (désordre) dans lequel il se trouvait. Je n'ai pas de point de repère pour le classement.» Ces textes paraîtront en volume en 1946, 47 ou 48 (selon les catalogues ou les notices, la date d'édition diverge), aux éditions Cooped, avec une préface d'André Spire.

8 septembre 1944: L.a.s. de Georges Nicole, Nyon: «J'ai été très touché de ce que vous me disiez de ma traduction de la <Vita Nova>, plus touché encore qu'à travers elle vous ayez saisi le sens intime de cette œuvre, tout ce qui se lit derrière cette prose et ces vers d'apparence si humble – un peu de l'humilité franciscaine.»

Hiver 1944: J. S. a commencé ses études de médecine en 1942. Fin 1944, il inaugure un cahier de notes et inscrit sur la couverture de celui-ci le titre du cours semestriel: «Physiologie normale / Hiver 1944».

1944: Dans un cahier intitulé *Prose poétique*, titre d'un texte qu'il publiera dans le numéro 8 de *Suisse contemporaine*, J. S. écrit: «Comment naît la prose lyrique? Peut-être dans le moment où l'écrivain tente de fixer le souvenir de l'une de ses extases de l'espace. Un état de diffusion passive du moi dans la très vaste <Nature> un instant où la vie intérieure et l'univers extérieur ne font qu'un dans une sorte d'existence intense et impersonnelle.»

1944: «À Jean Starobinski / en toute amitié / D. Knout», dédicace de Daniel Knout sur son ouvrage *Contribution à l'histoire de la résistance juive en France: 1940-1944*, Éditions du Centre, Paris.

Pendant toute l'année 44, J. S. déploie une importante activité journalistique, rédigeant des recensions pour *Suisse contemporaine*, *Lettres*, *Traits*, la *Neue Schweizer Rundschau* ou la *Revue syndicale suisse*, sur des auteurs tels Aragon, Paul Eluard, Pierre Emmanuel, Pierre Jean Jouve, Pierre-Louis Matthéy, Constantin Mavromichalis, Loys Masson, Pierre Seghers, Stefan Zweig ou sur des «poètes prisonniers».

« Il était relativement facile [aux sciences humaines] de persévérer dans leur désir d'*autorité* scientifique, tout en adoptant un langage moins rigoureux, une terminologie d'essence imaginative ou mythique. Elles se payaient de mots, de concepts spéculatifs (repris à la philosophie), de métaphores, sans renoncer à se réclamer de la Science. Il leur suffisait de poser au départ l'analogie de droit entre leur objet (la réalité psychique, la réalité sociale) et l'objet des sciences de la nature, pour croire qu'elles assuraient une analogie de fait entre leurs résultats et ceux des sciences du monde physique. Or ces résultats, tout

au moins dans la phase ambitieuse du développement des sciences humaines, n'étaient, par rapport aux connexions causales établies par la physique et la biologie, qu'un simulacre verbal, une transposition mimée : à peu près ce qu'est la gesticulation agitée du Neveu de Rameau, par rapport au jeu réel d'un musicien réel. Chemin faisant, certes, de nombreuses observations, de précieux relevés, des descriptions d'une extrême importance ont pu intervenir : les sciences humaines ne sont pas restées les mains vides. »

Jean Starobinski, « L'histoire littéraire et les méthodes », *Les Approches du sens. Essai sur la critique*, Genève, La Dogana, 2013, pp. 160-161.